REVUE MODERNISTE

INTERNATIONALE

IIIe ANNÉE — 1912

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, RUE DU VIEUX-COLLÈGE, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

IIIme Année. N° 1. Janvier 1912.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Revue mensuelle du Mouvement moderniste.

SOMMAIRE :

Pages.

B. Nicollier : La reconstruction moderniste 1
L'abbé R. : Une contribution à l'histoire du Modernisme . . . 6
Documents : Lettre à un ami à propos de l'*Histoire ancienne de l'Eglise,* par Mgr L. Duchesne 24
Chronique Internationale : Mgr Duchesne à l'« Index ». — Un « Barbier » qui a fini de raser. — Un « Barbier » italien exalté par le Pape. — Modernisme et Protestantisme 32
Poignée de Nouvelles 43
Notre referendum. *Conclusion* 46
Bibliographie 47

Un an : 10 fr. - Le numéro : 1 franc.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, RUE DU VIEUX-COLLÈGE, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Revue Mensuelle du Mouvement Moderniste.

Un an : 10 fr. — Un numéro : 1 fr.

On s'abonne : Au Bureau de la Revue et dans tous les **Bureaux** de Poste. Pour la France : A la librairie E. Nourry, **62, rue des** Ecoles, 62, Paris.

Direction et Administration :

GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège — GENÈVE

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Abonnez-vous à la *Revue Moderniste* et faites abonner vos amis ! — Notre œuvre veut et doit se soutenir par la seule diffusion du journal et ne réclame de fonds de personne. C'est cet appui de tous ceux qui nous lisent qui permettra la propagation de nos idées. Le meilleur moyen de les rendre efficaces, serait de répandre largement la *Revue* parmi le clergé. Malheureusement, la plupart des prêtres sont trop nécessiteux pour pouvoir s'y abonner et nos propres ressources ne nous ont point permis, jusqu'à ce jour, de la leur servir avec une réduction. C'est vers ce but que nous tendons de tous nos efforts ! Que tous ceux, toutes celles qui veulent travailler à éclairer, à grouper ces prêtres, à les obliger de devenir des instruments de progrès, coopèrent à notre tâche, soit en nous adressant un abonnement pour quelque prêtre de leur connaissance, soit en nous donnant le moyen d'en procurer un ou plusieurs à des ecclésiastiques, — quelques-uns nous en ayant déjà fait la demande pressante.

Que tous le sachent : la grande réforme se fera par les prêtres !

Aux prêtres et à tous ceux qui nous en font la demande, nous envoyons la *Revue* sous une double bande et sans aucune indication compromettante.

Abonnements combinés :

« *Revue Moderniste Internationale* » et « *Cultura Moderna* ».

Suisse et Italie : **13** francs ; autres pays : **15** francs.

Vient de paraître :

A. Harnack : *Storia del Dogma.*

Vol. I, **6** francs.

S'adresser à la *Casa Editrice Cultura Moderna* à Mendrisio (Suisse).

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1912. — N° 1.

LA RECONSTRUCTION MODERNISTE

On a répété à satiété que nous nous trouvions à un tournant de l'histoire, que notre société actuelle était possédée d'une fièvre de destruction, du besoin de mettre son esprit en harmonie avec les exigences économiques et sociales de l'époque. Au courant des méthodes critiques du protestantisme libéral, une partie du clergé catholique s'est rebellée contre la conception scolastique du surnature dont on prétendait faire force de loi et voilà qu'aujourd'hui, dépassant leurs initiateurs dans leur marche évolutive, certains de ces docteurs, de ces séminaristes d'hier, dédaigneux d'une autorité hiérarchique qu'ils désavouent dans sa représentation personnelle et momentanée, mais se refusant à renoncer à leur vocation de prêtres, se montrent décidés à exercer laïquement leur ministère, par la plume et par la parole, et réédifient une nouvelle Eglise dans le sanctuaire de leur conscience. Quel sera ce temple ?

Ce mouvement moderniste — et il nous faut désormais entendre par là non pas la funambulesque illusion, la farce dont quelques-uns donnèrent au monde le spectacle, mais bien la « pensée moderne » dans ce qu'elle a de plus indépendant et de plus fécond — cet effort qui aurait dû, semble-t-il, éveiller à son début d'ardentes sympathies parmi les protestants fut, dans les milieux orthodoxes, en butte à d'étranges animosités, à des exécutions systématiques et en bloc [1]. Essayer de concilier la religion avec les progrès de

[1] On a même parlé de sa mort. Peut-être certain modernisme a-t il pu, quelque temps, sembler étouffé, voire même *faire le mort*, avec un opportunisme qui ne fut pas, sans doute, pour sa plus grande gloire, contraint en cela par des circonstances matérielles et par un

la science, tel était le but avoué des modernistes de la première heure, œuvre d'apologistes sans plus. Tout d'abord, ils disaient : « Nous ne voulons ni détruire, ni reconstruire, mais sauvegarder en renouvelant. Saint-Père — s'écriaient-ils encore — nous avons traversé de longues heures d'angoisse lorsqu'au sortir de nos séminaires nous avons senti chanceler les théories qu'on nous avait inculquées... Les prétendues bases de la foi nous ont paru irréparablement caduques, mais la foi elle-même, tout le riche patrimoine de l'expérience religieuse, nous l'avons senti palpiter plus vivante en nous... ne nous repoussez pas. »

Le point de départ du modernisme, ajoutaient-ils, était la critique et non point la philosophie, affirmant ainsi qu'ils se défiaient de leurs propres interprétations et ne voulaient considérer les faits qu'à la lumière de la science. Comment, de cette idée simplement « progressiste », quelques-uns, parmi les plus érudits, en arrivèrent-ils à un radicalisme convaincu, voilà qui semble malaisé à élucider pour qui n'a pas suivi toutes les évolutions de la conscience moderniste. Peut-être ne s'agit-il, en fait, que d'une régression naturelle de la pensée qui, se dégageant des dogmes muables, déblayant tout le limon posé par la succession des âges, ne prend que par étapes possession de son idéal et qui, de simplification en simplification, c'est-à-dire de progrès en progrès, retourne à l'origine, au germe même de l'instinct religieux.

Je crois acquis qu'à l'heure actuelle tous les intellectuels indépendants s'unissent de cœur à la lutte engagée contre le Vatican. A l'état latent, chacun d'eux est partisan de la réforme ecclésiastique, dans sa partie négative, tout au moins, et partant moderniste peu ou prou. Mais si ce modernisme n'est pas autre chose qu'une réforme catholique

« pacte de famine » qui fut ignoré de plusieurs, mais une idée, qui a trouvé dans la conscience d'hommes sincères assez d'humus pour germer, finit toujours par jaillir et triompher dans la lumière.

— bien improbable d'ailleurs, avouons-le d'emblée — je dirai même s'il se borne à débarrasser l'humanité des entraves mises à son développement et dont les plus graves proviennent de certaines impositions de croyances, son rôle ne peut être que transitoire, celui d'une période historique bientôt dépassée et dont les victoires, chèrement disputées, n'apporteront qu'une infime contribution à l'évolution humaine.

Comme tous les hérétiques au sens propre du mot, les modernistes firent donc moins, jusqu'ici, œuvre de novateurs que d'épurateurs. Mais nous assistons, en ce moment, à un phénomène bien autrement intéressant que cette lutte épuisante contre un bloc qui ne peut être entamé du dehors. De plus en plus une tendance se dessine et s'affirme d'une reconstruction positive fondée sur une compréhension plus parfaite et plus haute des valeurs humaines.

L'antique concept transcendental s'abolit pour être remplacé par celui de la « preuve interne » ou, comme eût dit peut-être Vinet, de la foi qui tient aux fibres de l'être et puise en son propre fonds sa nourriture intellectuelle et morale. Bien entendu, il ne s'agit plus ici d'Eglises constituées [1] et les puériles interprétations de l'énigme universelle sont bien loin. L'instinct religieux est considéré comme n'étant autre chose que le jeu mystérieux de l'évolution humaine, toujours agissante, créatrice, et influencée par sa propre activité. Cette volonté de progrès, cette poussée de notre nature vers le bien, le beau, le vrai, vers ce qui satisfait ce qu'on appelait jadis l'homme profond, le moi supérieur, se retrouve dans tout être normal.

Pragmatisme s'il en fut, mais d'une nature surélevée! Existe-t-il donc une faculté, un instinct religieux avec lequel n'auraient rien à faire les croyances nées de l'affolement de l'homme jeté au milieu d'un monde ennemi ? Déjà

[1] Pour certains esprits très évolués, il n'est même plus question de lutte et l'on ne guerroie plus dans les bas-fonds.

les études psychologiques les plus récentes de James, Leuba, Delacroix, constatent des sentiments et des expériences de nature purement religieuse, Ribot y consacre un chapitre spécial dans sa psychologie des sentiments. Cette activité serait caractérisée par le fait que l'individu, mal satisfait des conditions spirituelles de son moi psychique, en appellerait en lui-même à des forces supérieures pour se libérer ou se compléter.

Naguère, Eucken en était encore à se demander comment la religion élèverait l'homme au-dessus de la réalité si elle se renfermait simplement dans la sphère humaine, mais voici que, depuis quelque temps, dans des livres et des revues, des fascicules et des conférences, de jeunes hommes jettent les bases d'une philosophie de la religion qui, l'élément plus qu'humain étant aussi arbitraire que le purement divin, serait anthropomorphique mais à un point de vue idéal et dépassant la réalité momentanée. Ils nous entretiennent d'une religiosité intérieure et immanente, projetant ses mouvements et sa vie dans une sphère supérieure et se rencontrant, indépendamment de tout culte, chez tout individu qui se montre facteur de progrès par un effort personnel de pensée.

La mission échue au modernisme me semble donc d'aider au développement du « Dieu en train de se former » et qui habite au cœur de l'être, qui n'est plus l'image hiératique offerte à l'idolâtrie des enfants et des foules, mais un idéal, un Dieu fait « à l'image de l'homme » et qui deviendra d'autant plus parfait que celui-ci sera plus évolué. Ces efforts résument la tendance de la dernière heure, les besoins d'une élite encore très restreinte, sans doute, où cette mentalité toute judaïque, cette conception déprimante du péché, de combats et de défaites, de « crises intérieures », comme des « miséricordes sous condition » est définitivement remplacée par l'*intensification* de la vie morale, l'épanouissement d'instincts supérieurs de solidarité, la paisible ascension vers des vérités conscientes. Cet appel éperdu

à un être surhumain, et qui ne serait que l'obscur pressentiment de destinées plus parfaites ici-bas, cet instinct religieux-là est éternel!

Créer des consciences nouvelles, libres, convaincues, surtout, sympathiques aux efforts tâtonnants des devanciers et des esprits qui se cherchent, chaudement enthousiastes des victoires accomplies dans les champs spirituels, capables de vivre toute la vie humaine avec ses grandeurs et ses servitudes, ses défaillances et ses exaltations, rendre enfin à notre âme ce qu'aucune pratique religieuse n'a jamais pu éveiller : la faculté de recommencer jusqu'au bout, la foi en soi-même, en les destinées de l'espèce, en sa floraison toujours renouvelée, n'est-ce point déjà nous conférer une petite éternité, en attendant que la science — cette science qui, quoi qu'on prétende, s'efforce au service de nos tenaces espoirs — lui ait conquis, *prouvé* l'autre ?

A ce modernisme est peut-être dévolue la tâche de donner au monde non plus l'irréligion, mais la Religion de l'avenir, en lui ouvrant la voie à une conception élargie et laïcisée, en lui faisant saisir les lois auxquelles obéit le développement spirituel; religion qui sera de tous les temps et qui, tout en assumant le caractère particulier à chaque époque, finira par vaincre les préjugés ecclésiastiques comme les anti-religieux.

Ere nouvelle, monde infini, ouvert à toutes les manifestations spirituelles, telle serait la mission digne de ces apôtres qui veulent avec raison conserver cette appellation de *Modernistes* consacrée jadis, dans une intention injurieuse, par l'encyclique « Pascendi », de ces âmes assoiffées de vérité et de beauté, qui ne craignirent pas de se perdre eux-mêmes et — ce qui leur fut plus cruel — de « perdre leur Dieu pour le sauver ».

Selon la lumineuse expression de Platon :

« Le combat est beau et l'espérance est grande »,

telle est la devise que je leur livre à tous.

B. Nicollier.

UNE CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU MODERNISME

Dans ses essais, trop peu connus en Allemagne, mais aujourd'hui plus actuels que jamais, sur la liberté religieuse, E. Laboulaye exprime une pensée dont je voudrais faire précéder cet article-ci sur l'étude du Dr Schnitzer : « *Der katolische Modernismus* », parue dans la *Zeitschrift für Politik* (Berlin, a. 1911, nº 5).

« Quel est, dit Laboulaye, pour l'Eglise, le résultat de l'intolérance ? Que gagne-t-elle à étouffer toute voix indépendante, à arrêter ou du moins à ralentir le progrès de l'esprit humain ? L'histoire est là pour répondre. Aussitôt qu'il n'y a plus cette lutte nécessaire à la pénétration de la vérité dans les âmes, aussitôt que la foi n'est plus qu'un symbole auquel on souscrit sans se l'approprier, l'Eglise s'affaisse et tombe... En religion comme en politique, ce qui fait la grandeur des hommes, ce n'est pas la victoire, c'est le combat. » (E. Laboulaye. *La liberté religieuse.* Paris 1869. P. 147).

Le Dr Schnitzer, dans son étude si claire, a essayé de prouver la vérité des paroles de l'académicien français. Le savant munichois n'a certes pas voulu écrire une histoire du modernisme : Pour que cela puisse se faire, la distance qui devrait nous séparer des personnes et des événements n'est pas encore assez grande. L'image de maint personnage de ce mouvement puissant et encore le jouet de la haine et de la faveur des partis. Une époque postérieure seulement permettra un exposé objectif de l'histoire du modernisme. Jusqu'à présent la dissertation du Dr Schnitzer est ce qui nous a paru de mieux sur le sujet. Il serait vivement à souhaiter que l'éditeur de la *Zeitschrift für Politik* se dé-

cidât à ne pas l'enfouir dans une revue qui n'atteint qu'un nombre restreint de personnes, mais à la livrer au grand public dans un numéro spécial. S'il est quelqu'un de compétent en la matière, c'est assurément le professeur de l'histoire des dogmes et de l'histoire ecclésiastique de Munich. Comme savant, il jouit d'une certaine réputation par ses recherches sur Savonarole; comme professeur d'histoire des dogmes, il a eu l'occasion de se familiariser avec les problèmes bibliques, critiques, historiques et dogmatiques qui ont agité les esprits pendant ces dix dernières années. Dans ses dernières études : « *Hat Jesus das Papstum gestiftet ?* » et « *Das Papstum eine Stiftung Jesu ?* » (Lampart et C°, Augsbourg, 1910), qui ont eu un retentissement considérable, le courageux historien a osé toucher au dogme de la primauté de l'évêque de Rome et à la papauté, comme institutions divines. Aujourd'hui, Schnitzer, qui est un des directeurs intellectuels du mouvement progressiste, nous donne une bonne étude. Il a su très bien utiliser ses nombreux matériaux sur le développement du modernisme religieux, social et littéraire en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie. Il a eu des rapports personnels avec les chefs du mouvement dans ce pays, car il a préféré quitter le professorat, qui ne lui procurait pas seulement une grande satisfaction intérieure, mais lui permettait encore d'entrevoir une place en vue et des honneurs multiples, plutôt que de renier ses convictions intimes. Nous avons ici un autre tableau du modernisme que celui offert au peuple crédule « *ad usum Delphini* » du haut des chaires catholiques, dans des assemblées populaires ou par la presse « qui ne doit pas mentir ». Si jamais homme a eu le droit « *de parler avec autorité et d'être entendu avec respect* », c'est bien M. Schnitzer.

Dans l'introduction, M. Schnitzer fait ressortir avec raison qu'attribuer à la personne du pape actuel et à son entourage espagnol l'attitude tranchante de Rome vis-à-vis du modernisme serait une erreur grossière.

Comme aussi de n'y voir qu'un épisode passager. Les mesures prises par Pie X sont les conséquences d'un système et ne proviennent pas d'une seule personne : elles sont tout simplement la continuation de la guerre acharnée qui s'est engagée entre l'ultramontanisme et le libéralisme; c'est la lutte entre le besoin moyennageux d'exercer son autorité et le besoin de liberté des temps modernes.

Dans le premier chapitre, le savant munichois nous fait faire un retour à la Restauration et au Romantisme et nous y montre les débuts de l'ultramontanisme. Les terreurs de la Révolution française et la détresse dans laquelle les nations furent plongées par le règne funeste de Napoléon Ier avaient fait renaître une certaine vie religieuse. Pie VII put rentrer triomphalement à Rome et rétablir l'Ordre des Jésuites. Grâce au développement de cet ordre, l'ultramontanisme et le Romanisme gagnèrent de nouveau du terrain. En France surtout, Bonald, de Maistre et Lamennais virent dans un retour à l'*Autorité,* personnifiée en la papauté, la seule possibilité de salut pour le monde. L'époque romantique qui suivit nous apporta la devise : Revenons aux charmes du *moyen âge,* revenons à la papauté. En Allemagne, Windischmann, Lieber et Klee furent les chefs de l'ultramontanisme et les principaux propagateurs des tendances ultra-papistes de de Maistre. Comme de nos jours encore, le gouvernement prussien gagna des lauriers par la propagation de l'ultramontanisme : il abandonna Wessenberg et par des procédés peu sages pendant les « troubles de Cologne » fit des martyrs à la sainte cause. Immédiatement on créa à côté des organisations solides, en Bavière et dans les provinces Rhénanes. Des savants comme S. de Gœrres, Mœhler, Dœllinger, se mirent au service des intérêts de Rome. Bientôt les Ordres gratifièrent les pays allemands d'une multitude de postes; les Jésuites établirent partout des missions populaires. Le clergé fut « jésuitisé » et les masses *romanisées.* Des hommes qui avaient étudié à Rome au « Collegium Germanicum » sous

la direction des Jésuites réussirent à s'emparer des places les plus importantes, grâce à l'indolence des gouvernements et exercèrent la plus grande influence sur l'éducation de la jeunesse des Eglises. La *théologie scolastique* du moyen âge redressa la tête et Thomas d'Aquin, qui avait exalté la papauté, devint à son tour, à ses yeux, le théologien modèle. Croire en catholique n'était plus suffisant, il fallait devenir thomiste. Bientôt le clergé, et avec lui le peuple, furent « ultramontanisés » et fanatisés.

L'âge d'or de l'ultramontanisme fut cependant, comme le montre M. Schnitzer dans un deuxième paragraphe, le règne de Pie IX. Quand Mastaï Ferretti, évêque d'Imola, monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie IX, quand la tiare eut été posée sur une tête pleine d'idées libérales, un souffle printanier traversa l'Italie et le monde catholique. Pleins de confiance, Gioberti et Rosmini le prièrent de donner une organisation constitutionnelle à l'Eglise et de remédier à l'état de marasme dans lequel elle était plongée. Mais bientôt Pie IX se laissait persuader par les Jésuites que le salut n'était que dans un absolutisme sans bornes. Il reconnut qu'un pape *ne peut pas être libéral* et il prit la résolution de faire une guerre sans merci à l'« en nemi mortel et héréditaire de l'Eglise et cela dans tous les domaines, mais surtout dans celui de la *théologie.* » Ainsi l'âge d'or de l'ultramontanisme devint un temps de souffrance pour la science théologique, notamment en Allemagne, où la philosophie idéaliste et la méthode historique scientifique avaient gagné beaucoup de terrain. Hermés, Günther, Rischinger, Hirscher, Lassaulx et Frohschammer furent victimes de la proscription romaine. L'assemblée des savants catholiques, à Munich (automne 1863), dans laquelle Dœllinger lut sa célèbre conférence sur : « *Die Vergangenheit und Gegenwart der katholischen Theologie* », eut pour conséquence le bref « tuas libenter » du 21 décembre 1863. Il y était dit que Dieu lui-même avait institué le siège apostolique gardien et vengeur de la

vérité. On n'ignorait pas qu'en Allemagne on méprisait les scolastiques et que, par ce fait même, on y attaquait l'autorité de l'Eglise, car il n'est pas permis aux savants catholiques de n'accepter que les dogmes généralement considérés comme essentiels.

Dans le Syllabus du 8 décembre 1864, Pie IX achevait la romanisation, l' « ultramontanisation » de la théologie de la vie religieuse et politique. Le digne couronnement des principes énoncés dans le Syllabus eut lieu au concile du Vatican, qui transforma les *à priori* dogmatiques en articles de foi. Le triomphe du parti ultramontain sur le parti libéral était complet.

Le peuple et le clergé acceptèrent sans grande résistance les ordres de Rome : la pénétration de l'esprit ultramontain avait produit ses effets. Dœllinger seul protesta contre les décrets du Vatican, il resta isolé. Le gouvernement prussien, dans le Kulturkampf, donna à l'ultramontanisme la gloriole de l'innocence persécutée, et quand Bismarck lui-même eût pris le chemin de Canossa, l'orgueil ultramontain ne connut plus de bornes.

Alors vinrent les jours de Léon XIII, l'éclosion et l'épanouissement du *libéralisme*, comme le montre le prof. Schnitzer dans le troisième chapitre de son travail. L'un de ses premiers actes fut d'élever J. Newmann, dont on connaissait les dispositions libérales, au cardinalat et aussi d'ouvrir le trésor des archives du Vatican. Néanmoins, ce nouveau pontife était ultramontain en principe, comme ses prédécesseurs. Il était même le père spirituel du Syllabus : Il rejetait — comme Pie IX — la liberté théologique, la liberté de conscience, d'enseignement et de la presse, il croyait à la nécessité des « Etats de l'Eglise ». Dans l'encyclique « Aeterni Patris » du 4 août 1879, il ordonnait l'étude de Saint-Thomas et sacrifiait Rosmini aux Jésuites. Il condamnait l'« *Américanisme* », dans des termes très doux cependant. Encouragé par quelques paroles plus libérales de sa part, on conserva de Léon XIII

une bonne opinion, et bientôt des tendances progressistes se firent jour dans tous les domaines du libéralisme religieux; aussi bien dans le domaine de la théologie et de la littérature que dans le domaine social. En Allemagne, dans le coin le plus obscur, en Bavière, *Hermann Schell* prit la plume le premier, frappé de l'infériorité des catholiques. Dans sa brochure : *Der Katholizismus als Princip des Fortschritts,* il fait surtout ressortir que le principe catholique ne demande pas que tout dans la religion soit romain ou moyennageux, mais que chaque nation devienne chrétienne (1897). Dans un deuxième écrit réformiste (1898) : *Die neue Tat und der alte Glaube,* il dit : Le catholicisme peut répondre à tout l'idéal religieux et satisfaire l'homme tout entier.

Le 15 décembre 1898, les œuvres de Schell furent mises à l'index sur la demande des *évêques prussiens.*

Schell avait surtout lutté contre l'ultramontanisme religieux et théologique. L'ultramontanisme *politique* eut comme adversaire F. X. *Kraus,* qui dévoila, dans ses « *Spectatorbriefen* », avec une finesse extraordinaire, les machinations ultramontaines. A côté de Kraus, apparut sur la scène le Dr Joseph Müller, philosophe connu par plusieurs écrits réformateurs et par sa revue « *Renaissance* ». Il attribue la cause principale de l'infériorité du catholicisme à la confiance aveugle en la scolastique et au thomisme. Il fut, cela va sans dire, victime de l'index. L'historien ecclésiastique *Albert Ehrhard* échappa cependant au même sort par son « *Katholizismus und das zwanzigste Jahrhundert, im Lichte der Wirchlichen Entwicklung der Neuzeit.* Il s'agissait de prouver que le catholicisme n'est pas seulement un produit des temps passés destiné à mûrir mais qu'il a encore quelque chose à dire à notre époque.

En même temps que « Renaissance », de Muller, furent créés les « *Freie Deutsche Blätter* », de *Bumüller.* La cause du catholicisme progressiste y était défendue. Cette revue paraît encore sous le titre : « Das Neue Jahrhundert ».

La direction appartient au Dr Funk, très compétent. Ses collaborateurs sont Klosen, Gebert, Engert et Sickenberger.

En Autriche, le professeur Wahrmund fut le propagateur du mouvement, mais une voix puissante s'éleva aussi du clergé : Le curé *Antoine Vogrinec* eut le courage de parler, dans sa brochure « *Nostra maxima culpa* », de la situation menacée de l'Eglise catholique, d'en indiquer les causes et de proposer des réformes.

En Angleterre, par suite du mouvement qui se dessinait en faveur de Rome, J. H. Newman embrassa la religion catholique. Il justifia de cet acte dans son livre classique : « Essay on the development of Christian doctrin », 1845. Les pensées qu'il développait dans cette œuvre eurent une très grande influence sur A. Loisy et sur le jésuite anglais George Tyrrell († 1907), dont le génie religieux ardent et profond permet de le mettre à côté des plus grands théologiens de ce siècle.

C'est en France que l'ultramontanisme exerça sa plus grande puissance. La théologie, disait-on, est essentiellement une science d'autorité, pourquoi se casser la tête ? Mais on s'aperçut avec effroi que les verdicts de l'Autorité ne suffisaient pas pour lutter victorieusement contre Renan. Un renouveau parut avec la fondation de l'Institut catholique de Paris en 1878. Duchesne y professait l'histoire ecclésiastique et A. Loisy les sciences bibliques. A côté de Loisy on considérait De Broglie et d'Hulst comme les représentants d'une école d'exégèse plus libérale. A cette « école progressiste, large » s'opposèrent les partisans de l' « école ultra-traditionnelle ». L'encyclique « Providentissimus » du 18 novembre 1893 condamna l'école progressiste. La lutte se poursuivit cependant avec Loisy, qui fit de la question biblique une question personnelle. Le 30 octobre 1902, la Commission biblique instituée par le Pape fut chargée de trancher la question, et comme des membres de l'épiscopat témoignaient de la sympathie à Loisy, on l'épargna encore.

Mais ce n'était pas seulement la Bible qui était en danger, c'était aussi la philosophie de l'Eglise. Kant avait conquis la France. Ollé-Laprune (†1898), un laïque, avait conçu une nouvelle apologétique (1890) dans laquelle il se basait pour prouver l'existence de Dieu non pas sur la métaphysique mais sur la morale, en prenant comme point de départ non pas la raison et ses syllogismes mais la psychologie, les besoins du cœur humain et la volonté qui soupire après la vérité.

A ce dogmatisme moral déjà représenté par saint Augustin, saint Bonaventure, saint François de Sales, Pascal et Newman, s'attacha aussi Fonsegrive. *Maurice Blondel* le développa et en tira la *théorie de l'Immanence* qui, à son tour, fut approfondie par *L. Laberthonnière,* le directeur des « Annales de philosophie chrétienne ». Lui aussi s'oppose au thomisme et se base sur l'expérience intérieure : ce qui est réel c'est le sujet et non l'objet. On n'arrive à la certitude de l'existence de Dieu que par la volonté, parce que Dieu est le principe de notre vie. Le mathématicien Ed. Le Roy fait de la nature même du dogme l'objet de son étude. Dans « Dogme et critique » il pense qu'il faudrait interpréter le dogme avant tout au point de vue pratique comme règle d'attitude. Les cours de philosophie du protestant A. Sabatier n'étaient pas aussi sans influer beaucoup sur le mouvement religieux.

En *Italie* l'instruction du clergé avait été complètement négligée. Par Loisy les résultats de la critique allemande étaient devenus en quelque sorte le lien commun des peuples latins et les Italiens s'adonnaient tout entiers aux problèmes du christianisme primitif et de la critique biblique. Les noms de Semeria, de Genocchi, Federici, Mari, Bonaccorsi et Buonaiuti sont connus partout. L'orientaliste *Salvatore Minocchi* s'est acquis de grands mérites en réveillant et propageant le goût des études et en fondant la revue « Studi religiosi ». Le meilleur exégète de l'Italie, Fracassini, a publié dans cette revue un article très fa-

meux sur la critique des évangiles au XIXe siècle. Un nouveau printemps semblait rompre les liens du long hiver qui avait pesé sur l'Italie.

Schnitzer consacre un chapitre spécial au *libéralisme religieux et social en Allemagne,* où les luttes entre les écoles de Berlin et de Cologne se poursuivent en silence aujourd'hui encore, à la *Démocratie chrétienne* en France et à la grande œuvre du *Sillon,* fondée par *Marc Sangnier,* dont le but est l'éducation du peuple en vue de la véritable démocratie, une démocratie chrétienne qui préservera la France d'un imminent retour au passé. Romolo Murri poursuivait un but analogue en Italie; il voulait aussi catholiciser le socialisme et la démocratie, imprégner le catholicisme de l'esprit du socialisme, le rajeunir par une nouvelle et sincère religiosité. Mais Rampolla, par ses instructions sur la démocratie chrétienne, donna à celle-ci le coup de grâce : il fallait la rendre inoffensive en la faisant entrer dans les « opera dei congressi et en la plaçant sous la tutelle épiscopale.

Dans le IXe et dernier chapitre l'éminent historien nous trace un tableau complet de l'œuvre de Pie X et du recommencement de la *réaction ultramontaine* sur toute la ligne. Pie X a grandi dans l'orthodoxie frustre du peuple des campagnes italiennes et ignore le problème du temps présent; il n'a connu le christianisme que sous la forme du catholicisme thomiste. Il voit le salut de l'Eglise dans un retour au moyen âge : c'est à cet homme, qui a fait de la science non une amie mais une séductrice astucieuse, qu'incombait la charge de trancher la question biblique : ses collaborateurs pensaient comme lui. L' « Instaurare omnia in Christo » pouvait commencer. La première victime fut Loisy. Le soir de Noël 1903 ses œuvres étaient mises à l'Index avec quelques écrits d'*Alb. Houtin.* L'année suivante de l' « Américanisme », d'Houtin, de « Nostra maxima culpa », de Vogrinec, des œuvres philosophiques de Laberthonnière, d'un livre de Lefranc, de plusieurs écrits

de l'ancien jésuite Pey-Ordeix. La Commission biblique fut purgée des éléments libéraux : l'exégète Fracassini et l'historien Buonaiuti furent destitués. Le nouveau mouvement, que le pape appelait « Compendium et venenum omnium hæresum », faisait, à son grand effroi, des progrès et créait d'excellentes revues : *Demain,* en France, le *Rinnovamento,* en Italie. Sous les yeux même du Vatican, un groupe de prêtres romains s'était formé et avait répondu à un discours de Pie X du 17 avril 1907 : « A Pio X. Quello che vogliamo ». En Allemagne on remarquait aussi des symptômes inquiétants. Il est vrai que Schell, le 31 mai 1906, avait succombé d'une maladie de cœur, victime des tracasseries et de la vengeance ultramontaines. Mais la haine le poursuivait au delà du tombeau : la lettre incroyable que le pape écrivit au professeur *Commer* de Vienne montre clairement sous quelle influence était alors le Saint-Père. Cet écrit, du 4 juin 1907, n'appelle-t-il pas « gens plongés dans l'ignorance quant à la doctrine catholique » l'archevêque Albert de Bamberg, l'évêque Henle de Regensburg qui avaient souscrit pour un monument funéraire à Schell ? Mais il y eut mieux. L'organe du Vatican, la fameuse *Corrispondenza romana,* de Mgr Benigni, publia des détails sur une prétendue conjuration des catholiques allemands contre le Saint-Siège en même temps qu'une *abjuration d'Hermann Schell.* Deux mensonges qui étaient destinés à flétrir les catholiques allemands et leur célèbre théologien.

Après la lettre de Pie X à Commer on pouvait tout attendre; le syllabus « Lamentabili » et l'encyclique « Pascendi » (8 septembre 1907) n'émurent pas trop. Cette dernière a ceci d'original que l'autorité ecclésiastique créait l'hérésie qu'elle voulait combattre. On ne pouvait guère s'attendre au silence des modernistes devant de tels ordres. Tyrrell, dans le *Times* des 1 et 3 octobre 1907, les modernistes italiens, dans leur *Programma dei Modernisti,* Rome 1908. Les modernistes français dans *Lendemains d'encyclique* par Catholici, Loisy, dans ses *Simples réflexions,* ju-

gèrent impitoyablement cette encyclique. Dans le *clergé allemand,* habitué depuis longtemps à la résignation, quelques voix seulement s'élevèrent pour protester, mais elles furent bientôt réduites au silence. Les Facultés allemandes de théologie catholique ne furent pas à la hauteur de cet incident de l'encyclique. A l'exception d'*Ehrhard* et de *Schnitzer* lui-même, qui montrèrent irréfutablement, dans l'*Internationale Wochenschrift* (fin 1907) que les mesures papales étaient inconciliables avec la position et le devoir des Facultés de théologie devant la science, personne ne fit rien. Le prêtre terrassa le savant. Le pape, irrité, en leva la robe violette au prélat Ehrhard et Schnitzer, suspect depuis longtemps, fut suspendu « a divinis » et tous les sacrements lui furent interdits. Il fut aussi défendu au clergé d'assister à ses cours. Et comme, d'autre part, les catholiques laïques s'inquiétaient de cet enchaînement de la liberté de recherche, on essaya d'apaiser les esprits agités : Les professeurs Mausbach, Kreib, Atzberger et Braig ne cessaient d'assurer, au moyen des artifices familiers aux ultramontains en pareille occurrence, que l'encyclique n'était pas bien terrible.

Les raisons de la défection de l'Allemagne catholique (théologiens, clergé et peuple) en face de l'encyclique sont, d'après Schnitzer, l'indolence des gouvernements, la pénétration systématique de l'ultramontanisme dans le clergé et le peuple et le grand développement de la presse et des sociétés catholiques. Les facultés catholiques elles-mêmes ne surent pas échapper à cette influence. A ces raisons s'en ajoutent d'autres, d'ordre scientifique, provenant de ce que le modernisme repose sur une double base : la philosophie et l'apologétique d'un côté et la critique biblique de l'autre; or ni dans l'un ni dans l'autre de ces domaines la théologie catholique allemande n'était à la hauteur. La scolastique s'était développée avec le jésuitisme.

Il faut avouer très sincèrement que la science biblique, en Allemagne, est très inférieure : elle n'a rien que l'on

puisse comparer aux travaux d'un Loisy, d'un Turmel et d'un Lagrange, pas même à ceux des Italiens. La théologie catholique allemande retarde sous tous les rapports. L'infériorité du clergé allemand comparé au clergé français ou italien apparaît sous un plus mauvais jour encore si l'on considère que ce clergé et que les professeurs des Facultés sont dans une situation matérielle très supérieure pouvant facilement profiter des travaux historiques, bibliques et philosophiques des protestants allemands.

La condamnation du modernisme théologique fut suivie de la censure de ce qu'on pourrait appeler le modernisme *social* dont Murri et Marc Sangnier étaient les principaux représentants. Pour le moment Rome n'attaquait pas les syndicats interconfessionnels, bien que l'école ultramontaine de Berlin considérât qu'il y avait là un danger sérieux pour l'Eglise, et lorsque la fameuse *Correspondance* osa toucher à la gloire du *Centre,* en soulevant ainsi l'indignation générale dans la presse, elle fit déclarer par Merry del Val que la confiance du Vatican envers les catholiques allemands restait entière et que, pour les syndicats, tout resterait comme par le passé.

Par contre, on transporta dans le domaine esthétique et littéraire, qui avait échappé jusque-là, les prohibitions canoniques. *Il Santo,* d'*A. Fogazzaro,* avait été stigmatisé par le Vatican comme produit moderniste. La revue catholique allemande *Hochland,* qui avait imprimé ce roman, s'était fait suspecter. Du reste son rédacteur avait déchaîné les colères ultramontaines par des brochures où il montrait que l'infériorité des catholiques venait de ce fait qu'ils s'appuyaient exclusivement, au point de vue littéraire, sur le côté dogmatique et pas assez sur le côté esthétique et artistique. L'irritation était en outre alimentée par l'attitude de la *Hochland,* qui éditait des romans indépendants comme « Jesse et Maria » Armsünderin de Nanny Lambrecht et surtout *Il Santo,* de Fogazzaro. Il y avait là une mauvaise odeur d'hérésie, d'autant plus que les co-

lonnes de la revue étaient ouvertes à des écrivains protestants et même à Hermann Schell. Toute une campagne fut dirigée contre la *Hochland* par le Jésuite Kralik et Decurtins. Elle donna lieu à la lettre de Pie X à Decurtins (15 septembre 1910), dans laquelle le modernisme littéraire était exécuté. Il était permis de croire que tout avait été fait de la part de l'Eglise contre le modernisme, mais Pie X se dépassa lui-même par son *Motu proprio Sacrorum Antistitum,* du 15 septembre 1910, qui imposa au clergé le fameux serment antimoderniste. Les développements sur le contenu et la portée du *Motu proprio,* ainsi que sur son application, occupe la plus grande place dans la dissertation de Schnitzer et en forme la partie la plus brillante. Inexorable, Schnitzer condamne sévèrement les hommes qui se croient tenus de présenter en rose tout ce qui vient de Rome, depuis l'encyclique *Pascendi* jusqu'au serment antimoderniste. Et ce sont les apologètes des demandes ridicules de Rome, demandes qui font hocher la tête dans les hautes sphères ecclésiastiques de la Ville Eternelle, qui prétendent faire respecter les théologiens allemands à Rome! « Il faut même, dit l'auteur, faire un pas de plus et accuser le byzantinisme repoussant de la presse allemande et de la littérature du jour. Qui sait si l'on en serait venu au *Motu proprio* et au serment antimoderniste devant une parole franche et une protestation contre de pareilles mesures adressées à Rome ? Ce qui est sûr c'est que ce serment a fait au crédit moral du clergé et aux Facultés de théologie des blessures inguérissables. »

La conséquence inévitable du serment moderniste sera l'exclusion des facultés de théologie de l'Université, car la gloire et la base indiscutable des universités allemandes sont dans la liberté, l'absence d'*a priori* dans les recherches scientifiques. Après le serment antimoderniste, les professeurs catholiques seront dans l'impossibilité de satisfaire aux exigences de l'enseignement. Ils sont fortement liés et il est impossible de parler des droits égaux vis-à-vis des

autres, mais c'est justement ce que Rome désire. Les universités visées par le Concile de Trente sont des universités à confession de foi, dès qu'elles ont commencé à se débarrasser de leur caractère ecclésiastique. L'ancienne faveur est devenue méfiance. Dans l'Université allemande régnait l'esprit d' « interconfessionalisme », le théologien n'y pouvait plus respirer l'air catholique pur. On a beau faire valoir, en faveur des Facultés catholiques et du côté catholique, la nécessité du développement de la théologie et la culture du clergé pour son crédit, cela ne fait aucun effet à Rome.

Si la théologie est une science qui plonge essentiellement ses racines dans l'*autorité,* il faut la bannir de l'Université et l'abriter dans les séminaires subordonnés d'une manière illimitée aux évêques. On s'est dit : ou bien les théologiens observeront nos instructions ou ils les méconnaîtront; dans le premier cas les Facultés seront impossibles au point de vue de l'Etat, dans le second elles le sont au point de vue ecclésiastique. Puisque Rome ne veut plus de Facultés catholiques allemandes, l'Etat n'a pas à être plus papiste que le pape et plus catholique que l'Eglise. Au point de vue romain, *les Facultés n'ont pas pu amener la pénétration du clergé et du peuple par l'ultramontanisme,* bien au contraire, elles en ont été les victimes. Dans les séminaires comme dans les Facultés, ce n'est pas l'esprit national mais ultramontain que l'on rencontre. Les professeurs y sont tenus et Schnitzer cite à ce sujet F. X. Kraus. Du reste, la théologie allemande, depuis que l'orthodoxie règne en maîtresse, recule : un théologien catholique avoue dans la *Hochland :* Autrefois, on disait : *Germania docet,* il faut dire à présent : *Gallia docet,* et cela en dépit de toutes les facilités qu'ont les Facultés catholiques en Allemagne.

Dans l'ultime chapitre : « Coup d'œil sur le passé et sur l'avenir », l'auteur fait un exposé magistral du modernisme et de son adversaire l'ultramontanisme et dans le calme qui suit la tempête, il se demande : Le modernisme

est-il vaincu ? Pie X triomphe-t-il ? La réponse est pleine d'assurance : *Le modernisme vit comme auparavant.* Les moyens employés par Pie X montrent bien qu'il ne croit plus à la victoire de sa cause. Qu'elle doit être triste et précaire, la situation d'un dogmaticien qui n'a pour toute consolation que des serments prêtés en masse! Malgré son apparente soumission, le modernisme est bien vivant en Allemagne : Il va à la victoire, car dans la lutte contre la science, Rome a toujours eu le dessous; il suffit de rappeler Copernic, Galilée et Képler. Tout porte à croire que l'Eglise n'est pas au bout de ses capitulations devant la science.

Ce qui est vrai pour la doctrine l'est aussi pour la *Constitution de l'Eglise.* Le Dr Schnitzer croit que sous l'influence des idées modernes on se rappellera les *vraies paroles* de Jésus qui ont recommandé l'égalité et la fraternité. On découvrira que ce n'est pas la primauté d'un seul sur tous qui est d'institution divine, mais bien le service de chacun pour tous. Le concile du Vatican a placé la pyramide ecclésiastique sur son sommet; un jour, sans doute, la pyramide se renversera et sera redressée sur sa base naturelle. En tout cas, l'Eglise est plus ancienne que la papauté, a existé et subsisté sans elle. C'est dans cette conviction que le modernisme reste dans la meilleure tradition de l'Eglise, en dépit des anathèmes pontificaux. C'est un préjugé ridicule de prendre l'Eglise actuellement pénétrée d'ultramontanisme pour l'Eglise elle-même : en fait, le catholicisme a une forme plus pure à réaliser. Par ses discussions, le modernisme a fait connaître la vitalité de l'Eglise et étendu sa renommée, mais c'est lorsque les jeunes, comme ils le font déjà en France et en Italie, se mettront au travail en Allemagne, que la victoire approchera. « Les idées sont en marche, dit Schnitzer, et pas un prêtre romain ne les arrêtera. »

Jusqu'à présent, la « bonne presse » a passé sous silence l'étude de Schnitzer. Ses pensées jetteraient sans doute un certain émoi dans les milieux théologiques. Schnitzer s'est

imposé une très grande réserve; il aurait pu dire avec le prophète Elie : « Peuple d'Israël, jusqu'à quand boiteras-tu des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le, si Baal est Dieu, suivez-le. » Et la Bible ajoute : « Le peuple ne lui répondait pas un mot. » (III Rois, *18*, 21-22). C'est que toute voix est muette lorsque la conscience nous reproche notre lâcheté. Le spectacle des Facultés catholiques n'a guère été édifiant durant les jours de l'encyclique Pascendi. Dans la robe de professeur, on se donnait l'air d'être libre tout en prêtant — oh! combien volontiers! — le serment antimoderniste et en faisant les yeux doux à la soutane violette du prélat de la maison du pape. Que dans le monde on ménage les préjugés et les faiblesses d'autrui, rien de mieux. Nous devons aimer ceux mêmes qui s'égarent, mais dans la région des principes, dans la poursuite de la vérité, pas de transaction avec l'erreur. L'erreur est toujours un mal et un danger. « Le fait que Schnitzer ne s'est jamais laissé entraîner à faire de telles transactions, comme plusieurs de ses collègues, qu'il a toujours suivi le droit chemin de la vérité et de la conscience, restera toujours à son honneur. Il a montré les abus dont souffrent nos Facultés et la manière qu'il a indiquée au gouvernement pour se débarrasser de corps étrangers à l'organisme universitaire ne lui sera pas pardonnée « *cui semper in odio fuit secta Phariseorum!* »

Sur un seul point, nous ne pouvons partager la manière de voir de Schnitzer. Si nous l'avons bien compris, il attend une victoire prochaine des idées modernistes sur l'orthodoxie. Voyant la papauté ultramontaine blessée par le modernisme sur son chemin, il tient « la victoire pour décidée » et attend « le meilleur de l'avenir » (v. p. 211, 212, 218). Mettons de côté pour un instant notre sympathie ou nos espérances pour le libéralisme. Considérons le catholicisme comme un fait; tâchons de compter les forces qui le soutiennent et de voir dans quel sens et dans quelles limites la civilisation moderne contrepèse ou infléchit leur

action. Ainsi posée, la question est un problème de mécanique morale, et voici, ce nous semble, à quelles conjectures on aboutit sur ce terrain.

L'une des forces dont dispose l'Eglise romaine, c'est l'influence des usages religieux et des rites sur les fidèles. L'homme simple ne peut saisir les idées pures et les sentiments incorporés : il lui faut des symboles, des choses qu'on voit; c'était la religion du moyen âge, et c'est encore celle de beaucoup de modernes. L'Eglise offre un lieu de culte qui satisfait le cœur et les sens. Les mélodies douces et sublimes sont assez puissantes pour lier définitivement à elle ceux qui les ont entendues une seule fois. Les statues des églises, les légendes merveilleuses, les processions, les reliques, les indulgences, voilà qui parle au cœur de l'homme simple et même longtemps encore à celui de l'intellectuel affranchi.

De plus, l'Eglise a une *métaphysique* chrétienne très fortement construite : elle entre souvent en conflit avec la science, mais pour reconnaître la fausseté de ces prémisses, il faut avoir fait des recherches historiques qui ne sont pas à la portée du vulgaire. Mais, comme le fait remarquer Schnitzer, l'Eglise, parfois obligée de renoncer à ses bagages, ne les jette jamais à la mer, car elle est conservatrice; elle les garde dans la carène de la barque de Pierre et cela constitue pour elle une réserve de forces.

Enfin, l'Eglise a pour base la *constitution monarchique* la plus solide qui ait jamais existé, avec une gendarmerie morale qui maintient l'obéissance et fait contrepoids aux tendances subversives. Toute société que les courants socialistes et démocratiques menacent, la soutiendra. Le mysticisme, avec le mystère de l'Eucharistie, sans parler du culte de la Vierge et de celui du Sacré-Cœur, attirera encore les esprits d'une époque nerveuse et surexcitée. Ils y trouveront un refuge.

L'éducation, l'habitude, les besoins du cœur seront toujours plus forts que la critique et la logique. « Une belle

église, disait Selden, est comme un festin magnifique; il y règne une variété infinie, mais chacun se choisit un ou deux plats qu'il aime et il s'y tient. Quelle belle que soit l'Eglise, chacun s'y choisit sa religion, par laquelle il se gouverne et il *laisse le reste.* » Il en est ainsi, et il en restera ainsi. Selden disait vrai : *ce sera toujours le petit nombre qui s'occupera de raisonner sa foi au lieu d'en user et d'en vivre.* Voilà pourquoi nous ne croyons pas à la victoire prochaine du modernisme : un progrès dans l'orientation tout au plus. Nous croyons que l'Eglise diminuera ses rites, laissera tomber sa métaphysique, mais fortifiera sa hiérarchie et développera son sentimentalisme. Il n'y a pas de place en ce moment pour une nouvelle religion. L'Eglise catholique romaine peut continuer à vivre longtemps , très longtemps. La désapprobation et la méfiance du peuple, décidément content de son Eglise est aujourd'hui une barricade infranchissable à une réforme catholique. La Réforme du XVIe siècle, au contraire, avait pour elle l'approbation frénétique d'un peuple irrité par le désordre administratif de l'Eglise.

« Toujours la *difficulté de gouverner* les démocraties, dit Taine (l'Eglise), lui fournira des partisans; toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues; toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses *trois racines,* et la science expérimentale ne les atteint pas, car elles sont composées non de science, mais de sentiments et de besoins... Un jour, Macaulay a pu dire : le *catholicisme* subsistera encore, dans l'Amérique du Sud, par exemple, lorsque des touristes partis de l'Australie viendront sur les ruines de Paris ou de Londres dessiner les arches démantelées de London-Bridge ou les murs écroulés du Panthéon. » (TAINE, *Voyage en Italie,* tome I, p. 389).

L'abbé R.

DOCUMENTS

Lettre à un ami à propos de l'Histoire ancienne de l'Eglise.

Vous m'avez demandé, mon cher ami, de vous renseigner sur le bruit qui se fait depuis quelque temps autour de mon *Histoire ancienne de l'Eglise.* Vous désirez savoir pourquoi elle est alternativement approuvée et combattue, louée et menacée. Je ne sais si je parviendrai à vous faire comprendre ce que je ne comprends pas très bien moi-même. Au moins puis-je vous mettre sous les yeux l'historique du sujet avec les éléments de la question.

I

Ce livre n'est pas nouveau. Il parut pour la première fois en 1880. J'étais alors professeur à l'Institut Catholique de Paris et chargé du cours d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie.

Beaucoup de prêtres de Paris et de la province, empêchés d'assister aux leçons de la Faculté, manifestèrent le désir de profiter de son enseignement d'une manière ou de l'autre. Pour entrer dans leurs vues on lithographia les cours de dogme, d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique, professés par le P. Jovene, par l'abbé Paulin Martin et par moi. Il était entendu que, dans l'enseignement oral et dans les leçons lithographiées, chacun de nous se garderait d'empiéter sur le domaine de ses confrères. L'exégèse du Nouveau-Testament rentrait dans le domaine du professeur d'Ecriture sainte; il fut convenu que je passerais rapidement sur les toutes premières origines du christianisme et que je n'en raconterais que ce qu'il est indispensable d'en

savoir pour bien saisir la suite des événements, à partir de la fin du Ier siècle environ.

Cet enseignement à distance, par voie de leçons lithographiées, ne donna pas ce que l'on en attendait. Il fut bientôt abandonné, de sorte que la publication de mon cours s'arrêta avant la fin du IIIe siècle. Ainsi incomplète, elle attira pourtant l'attention. Il fallut donner successivement plusieurs éditions. Plus tard encore, et même depuis mon départ de Paris (1895), on continuait de relithographier mon cours dans certains séminaires et l'on s'en servait pour l'enseignement. Les séminaristes qui s'occupaient de ces rééditions, sans aucune intervention de ma part, n'arrivaient pas, malgré leur bonne volonté, à éviter les fautes, et les exemplaires devinrent de plus en plus incorrects. Mais l'empressement que l'on témoignait à se procurer mon œuvre, en de tels milieux et sous l'œil de théologiens scrupuleux, donne lieu de croire qu'elle n'était pas considérée comme dangereuse.

Ce n'est pas que la forme un peu nouvelle, un peu vive, donnée à cet enseignement, n'eût dérangé quelques habitudes et suscité çà et là de l'étonnement. Mais j'avais pris mes précautions pour qu'aucune objection de fond ne fût possible. Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, avait lu attentivement mon manuscrit; les rares modifications qu'il m'avait demandées avaient été exécutées sans hésitation. Mgr Richard, plus tard archevêque de Paris, alors coadjuteur, avait aussi pris connaissance de l'ouvrage et s'en était montré satisfait.

II

Pendant vingt-cinq ans il circula, comme je l'ai dit, dans les séminaires et autres milieux analogues, sans que l'on s'en plaignît, bien au contraire. A chaque instant j'étais sollicité de farie de ce cahier de cours un volume imprimé et de tirer, soit de mes notes d'enseignement, soit

d'ailleurs, les éléments d'une continuation, en un mot, de publier une histoire ancienne de l'Eglise. J'avais consulté là-dessus mon ami J. B. de Rossi, lui disant que je serais certainement amené quelque jour à m'occuper ou de l'histoire de l'Eglise romaine, ou de l'histoire de l'Eglise en général. Il me conseilla plutôt ce dernier sujet.

Cependant, détourné par d'autres occupations, j'avais presque laissé tomber ces projets lorsqu'une personne que je n'ai pas à nommer ici découvrit que je pouvais faire un livre sur l'histoire de l'Eglise et me fit sentir que, le pouvant, je le devais. Ses exhortations furent si pressantes qu'elles triomphèrent et que je pris la plume.

Le premier volume s'étant trouvé prêt, je dus, pour me conformer aux règlements, le présenter à l'approbation de l'autorité compétente. Je voulus que mon livre fût imprimé à Rome, où je pensais trouver, à cet égard, les garanties les plus sûres. Et j'étais d'autant plus excité à le faire, que l'autorité, à Rome, était représentée par un théologien de longue expérience, de haute renommée, connaissant le français comme sa langue maternelle.

La revision se poursuivit sans difficulté. Aux observations, d'ailleurs rares, que le T. R. P. Lepidi voulut bien me faire, je déférai avec le plus grand empressement, bien convaincu qu'en écoutant un tel conseiller, je ne pouvais qu'améliorer mon œuvre.

Ce premier volume correspondait, en la dépassant un peu, à la première année de mon cours, celle qui circulait depuis longtemps en lithographie. En bien des endroits, et surtout pour les premiers chapitres, il en était la reproduction textuelle. J'aurais pu profiter de l'occasion pour développer les points que les circonstances de la première publication m'avaient amené à résumer. Mais, à la réflexion, je m'en abstins. Pour étudier convenablement ces premières origines chrétiennes, ce n'est pas quelques chapitres de plus qui m'auraient donné la facilité nécessaire. Il eût fallu de bien plus grands développements. Ceux qui, avant

moi, avaient traité ce sujet, l'abbé Fouard, Mgr Le Camus, et, dans un tout autre esprit, Renan lui-même, s'étaient vus obligés d'y consacrer trois ou quatre volumes. Je n'en serais jamais sorti et je n'aurais guère eu de chance d'arriver vivant au terme que je m'étais assigné, le pontificat de saint Grégoire le Grand.

Telle est la raison pour laquelle j'ai maintenu à mes premiers chapitres, dans l'imprimé, le caractère de résumé qu'ils avaient dans la lithographie.

Je me suis fait une autre loi, et dans ce début de l'ouvrage et dans la suite, c'est de sortir le moins possible du terrain de l'histoire pure, de celle qui se fonde uniquement sur les témoignages et non sur des considérations venues d'ailleurs. A mon texte, les théologiens, les apologistes, les orateurs sacrés, les mystiques, pourront joindre des compléments utiles; mais il n'est pas dans mon rôle de les proposer moi-même. L'action du Saint-Esprit dans l'Eglise, l'intervention de la divine Providence dans les affaires humaines en général et surtout dans celles de la religion, ne sont pas choses à contester. Mais, en les suggérant lui-même au lecteur, l'historien s'expose d'abord à beaucoup d'erreurs, car les voies de Dieu sont mystérieuses; en outre, il complique inutilement sa propre tâche, qui est de bien voir ce qui s'est passé jadis et de l'expliquer clairement à ses contemporains. Mon livre présente les choses telles qu'on les voit de l'extérieur, en s'aidant seulement de l'investigation critique — non toujours telles qu'elles apparaissent à la réflexion religieuse, éclairée par la foi. C'est l'œuvre d'un homme de foi, qui entend bien travailler pour l'Eglise et la vérité religieuse dont elle est l'organe, mais qui, dans son travail, s'attache aux seuls procédés d'investigation propres à la discipline historique.

Ceci doit être bien entendu, afin qu'on ne demande pas à mon livre ce que je n'ai pas voulu y mettre.

Le premier volume terminé, j'eus l'honneur de l'offrir au Saint-Père, qui en avait entendu parler par le reviseur.

S. S. m'en fit de grands compliments et me promit de le lire. Les deux autres volumes lui furent présentés aussi, l'un après l'autre, et chaque fois je reçus des félicitations qui, maintenant, se fondaient, non sur l'appréciation d'autrui, mais sur une connaissance personnelle du livre. L'approbation du chef de l'Eglise était évidemment la plus haute récompense que je pusse souhaiter pour mon travail. Je remerciai le Saint-Père de me l'avoir accordée. Au moment où se terminait ma troisième audience (avril 1910), je priai Sa Sainteté de vouloir bien bénir cette œuvre historique, afin qu'elle demeurât jusqu'à la fin digne de son approbation : « Questo, non ne dubitiamo », me fut-il répondu.

J'ai gardé ce bouquet spirituel.

Après avoir ainsi présenté au Pape mon troisième volume, je partis pour Paris, où j'avais à m'occuper de ma candidature à l'Académie française. Elu le 26 mai, je revins aussitôt à Rome.

III

Peu après, la maison Desclée me fit des propositions en vue d'une traduction italienne. J'en avais déjà reçu d'autres. L'une d'elles m'était arrivée de Lugano, où j'avais entendu dire assez vaguement qu'il se trouvait un groupe actif de modernistes. Cette circonstance me décida à me tenir sur la réserve et les pourparlers s'arrêtèrent.

Une autre proposition m'avait été faite plus récemment, par les élèves d'un séminaire, avec l'approbation de leurs maîtres. Je refusai encore, n'estimant pas que mon livre fût indiqué comme manuel d'enseignement ni peut-être comme lecture ordinaire pour tous les séminaristes indistinctement.

La maison Desclée avait d'autres vues. Déjà elle avait édité l' « Histoire des papes de la Renaissance » de l'illustre Pastor, une histoire où tous les détails ne sont sûrement pas édifiants et qui n'a aucune prétention à repré-

senter un livre de classe. Il sembla que mon œuvre s'adressait à la même catégorie de lecteurs et qu'elle pourrait prendre place à côté de celle de Pastor, dans une même collection relative à l'histoire de l'Eglise. Je n'ai pas à relever l'honorabilité de la maison Desclée, sa haute situation dans le monde de la librairie européenne et les titres spéciaux qui résultent pour elle de la confiance du Saint-Siège.

Bref, j'acceptai. — « Avez-vous un traducteur ? » demandai-je. On m'indiqua un jeune prêtre, que l'on me dit capable de la mener à bien, M. Nicolò Turchi. Ni le nom ni la personne ne m'étant connus, je demandai quelle était la situation de cet ecclésiastique. — « Professeur à la Propagande ». — Cela me suffisait. Je ne sentis pas le besoin de m'informer plus amplement. Après avoir vu l'épreuve des premières pages et constaté que la traduction était satisfaisante, je partis pour mes vacances d'été.

IV

Je me trouvais en Bretagne, dans ma famille, lorsque, vers la fin d'août, je reçus successivement plusieurs nouvelles fâcheuses. Une campagne de presse était organisée contre mon livre : la traduction italienne (qui n'était pas encore parue), puis le texte français, enfin ma personne elle-même étaient pris à partie. Le traducteur se voyait destitué de ses fonctions à la Propagande. Le Maître du Sacré Palais, qui avait approuvé les premières feuilles de la traduction, refusait d'aller plus loin.

Que s'était-il passé ?

Je n'en sais rien, et je ne voudrais pas m'abandonner aux soupçons. Cependant il y en a un qui m'a été suggéré avec quelque précision, c'est que la personne du traducteur avait pu faire une impression fâcheuse. Un procès récent a permis de constater qu'il avait été dénoncé en 1908 comme ayant des sympathies modernistes, et que, même

avant cette date et en dehors de cette dénonciation, il avait cette réputation auprès de certaines personnes. Je n'entends point ici accuser ou désavouer ou charger en quoi que ce soit M. Turchi. Les rapports que j'ai eus avec lui, à propos de sa traduction, ne m'ont fait connaître qu'un jeune prêtre intelligent et instruit. S'il a des idées spéciales, je ne m'en suis pas aperçu. Quant à sa réputation, je répète que, au moment où il me fut indiqué comme traducteur, c'était la première fois que j'entendais parler de lui. Je ne suis pas assez mêlé au monde ecclésiastique de Rome pour avoir facilement connaissance des propos qui y circulent.

Quant aux articles de l'*Unità cattolica,* j'en lus quelques-uns. Ils me semblèrent d'une absurdité noire, indignes de retenir l'attention. L'auteur fut un jour obligé de reconnaître qu'il m'avait attaqué avant de me lire.

Il s'engagea à ce propos une polémique très vive entre l'*Unità* et l'*Italie.* La personne qui prit ma défense dans l'*Italie* m'était inconnue, et me l'est encore, à l'heure présente. J'ignore jusqu'à son nom. Sans doute ce défenseur est un homme instruit et le plus souvent il a la raison pour lui. Pourtant je ne saurais prendre la responsabilité de toute sa polémique, spécialement de ses invectives contre les Jésuites en général. On m'assure que l'anonyme qui m'exécute dans l'*Unità* est un membre de la Compagnie de Jésus. Mais ni sa sottise ni sa méchanceté n'engagent l'ordre illustre auquel il appartient. Dans les rangs des Jésuites j'ai l'honneur de compter beaucoup d'amis. A ceux-là je n'ai pas besoin de dire que je ne suis pas plus solidaire des inepties que l'on débite contre la Compagnie, qu'ils ne sont eux-mêmes solidaires de celles que l'on débite contre moi.

Je rentrai à Rome au mois d'octobre, suivant mon habitude. Les bruits les plus sinistres circulaient. Mon livre, en italien d'abord, puis en français, était condamné. Le Saint-Office, l'Index, s'étaient prononcés. Le *Matin,* avec sa

grande publicité, avait jeté la nouvelle sur les boulevards de Paris et de là elle rayonnait dans toute la presse à sensation, de Paris, de la province et d'Europe. J'étais contrarié, cela va sans dire, et même fort ému à la pensée que tant de braves gens qui, en mon pays et ailleurs, m'aiment et m'estiment, devaient être affligés. Cependant je ne fis aucune démarche.

Des renseignements m'arrivèrent. Il en résultait qu'aucun tribunal ecclésiastique n'aviat été saisi de l'affaire et qu'il n'y avait en tout cela que des caquetages de journaux, encouragés peut-être par certains personnages trop zélés.

Mais je me demandais encore d'où tout cela pouvait venir.

La destitution de l'abbé Turchi ne me renseignait pas, car je ne savais s'il avait été remercié pour s'être fait mon collaborateur ou pour quelque autre cause. L'idée qu'un homme aussi traditionniste que moi pût être sérieusement soupçonné de modernisme ne pouvait me venir à l'esprit. Dans cette perplexité, je m'entendis inviter, et cela par diverses personnes, à regarder du côté de la France. « Que « s'est-il passé, me disait-on, entre le mois d'avril, où tout « allait bien, et le mois d'août, depuis lequel tout va mal ? « Une seule chose, votre élection à l'Académie. Il y a des « gens qui ne s'en consolent pas et qui s'en vengent comme « ils peuvent. »

Je ne crois pas beaucoup à cette explication. Elle peut rendre compte de certains empressements à propager les nouvelles fâcheuses, de certaines joies à les percevoir et à les exploiter. Mais ceci est relativement peu de chose. Au fond, et je m'en suis persuadé, tant en lisant dernièrement une brochure où sont réunis les derniers articles de l'*Unità cattolica,* qu'en écoutant certains échos venus d'ailleurs, on a voulu me faire passer pour moderniste ou quelque chose de semblable.

Si vous voulez faire tuer un chien, criez qu'il est enragé.

Je reviendrai bientôt sur le procédé employé pour me déclarer atteint de la rage. Poursuivons l'exposé des faits.

Le monde où l'on ne me voulait pas de bien était toujours fécond en nouvelles alarmantes. Je laissais dire, m'occupant de la réimpression du texte français de mon premier volume, arrivé à sa cinquième édition. Le Maître du Sacré Palais n'avait fait aucune objection à ce que ce texte parût tel quel. Cependant je crus devoir modifier trois ou quatre endroits, non pour déférer aux critiques des journaux, mais parce que j'avais reconnu moi-même qu'il y avait lieu à des retouches. On ne réimprime pas un volume, au bout de plusieurs années, sans l'améliorer quelque peu. Les oiseaux de mauvais augure prédisaient que ce volume français n'aurait pas l'imprimatur et que la version italienne demeurerait suspendue.

(A suivre). Mgr L. DUCHESNE.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Mgr Duchesne à « l'Index ». — L'*Osservatore Romano* vient de publier un décret de la Congrégation de l'Index, daté du 22 janvier, et qui condamne les ouvrages suivants :

1. Duchesne : *Histoire ancienne de l'Eglise*, Paris.

2. Abbé Dolonne : *Le clergé contemporain et le célibat*, Paris.

3. *Letters to His Holiness Pope Pius X by a Modernist*, Chicago 1910.

4. *The Priest.* — A Tale of a Modernist by the author of *Letters to H. P. P. Pius X*, Potsdam 1911.

5. *Adveniat Regnum Tuum.* — Letture e preghiere cristiane. — 2. Rituale del Cristiano. — 3. Anno Cristiano. Roma 1904.

6. Venanzio Gonzales y Sanz : *La bancarotta del Protestantesimo*, studio historio sociologico critico, Madrid 1910.

7. L. Chouilly : *Carnet du petit citoyen. Résumés d'instruction morale et civique*. Cours moyen et supérieur, Verdun 1910.

8. Tommaso Gallarati-Scotti : *Storia dell'amor sacro e dell'amore profano.*

On annonce, par le même décret, que les auteurs des livres

précédemment condamnés, entre autres celui du *Catechismo di Storia Sacra,* ont déjà fait acte de soumission : *laudabiliter se subiecerunt.*

L'autorité dont jouit, en ce moment, au Vatican, le parti réactionnaire ainsi que leurs menées, nous avaient permis de prévoir la condamnation de l'*Histoire ancienne de l'Eglise* par Mgr Duchesne. Cette condamnation fera tache dans les annales du catholicisme romain. Jadis celle de M. Loisy que Léon XIII, malgré les insistances des intransigeants n'avait jamais osé prononcer et qui servit par contre à Pie X d'acte d'inauguration à son gouvernement despotique, avait profondément ému le monde des savants et des nombreux admirateurs de l'illustre exégète français. Cependant malgré l'indéniable souci apologétique des « petits livres rouges », les conclusions de l'abbé Loisy apparaissaient si nouvelles et si hardies en regard de la mentalité traditionnelle de l'Eglise que son effroi et son hostilité peuvent se comprendre et même en quelque sorte s'excuser. Mais vis-à-vis de l'œuvre de Mgr Duchesne il n'existe aucune circonstance atténuante. L'auteur, en effet, n'est pas seulement un des plus grands et, peut-être, le plus grand des historiens contemporains, mais il est encore en dépit de son esprit frondeur et ses saillies voltairiennes, une âme profondément mystique et un fils soumis de l'Eglise. La valeur scientifique de l'écrivain aurait dû faire hésiter les inquisiteurs, au moment de prononcer leur verdict, dans cette Rome où plane encore l'ombre indignée de Galilée, mais la religiosité profonde du prêtre, son incontestable dévotion à l'Eglise aurait dû arrêter leur geste brutal. L'*Histoire* de Mgr Duchesne, si elle peut déplaire à ces dévots ignares, et aux trafiquants des pieuses légendes, ne témoigne pas moins d'études approfondies, d'une méthode critique impeccable et d'une connaissance étonnante des documents ecclésiastiques. Par cette condamnation l'Eglise vient, encore une fois, d'aggraver sa responsabilité vis-à-vis de la science, de se placer en dehors de toute mentalité moderne, de forger, de ses propres mains, une arme nouvelle à ses ennemis. Toute conciliation entre le Vatican d'aujourd'hui et les conquêtes indiscutables de l'esprit semble de plus en plus impossible. Ceux qui ne peuvent se résoudre à laisser périr la tradition catholique vivante se voient désormais forcés d'assumer une attitude nettement révolutionnaire.

Que répondra Mgr Duchesne? A cette heure, il ne nous est pas encore possible d'en rien prévoir. Certes, la lettre confidentielle à un ami, et que nous publions ci-contre, trahit des sentiments de soumission. A certain moment, il s'écrie qu'il est prêt à jeter dans les flammes les exemplaires de son histoire si cela semble nécessaire à Pie X. Mais l'auteur de cette lettre, écrite pour se défendre des accusations calomniatrices du jésuite Bottagisio et parues, en une séries d'articles anonymes, dans l'*Unità Cattolica* de Florence, sous le titre fallacieux d'*Appunti Sereni,* ne renonça à la livrer à la publicité qu'après avoir reçu en haut lieu, l'assurance qu'il ne serait pas inquiété.

L'histoire est à la fois navrante et grotesque. L'ouvrage de Mgr Duchesne avait été, en effet, loué par le Pape, approuvé par les autorité compétentes, assuré de l'immunité, avant d'être condamné dans sa traduction italienne d'abord, et dans son texte français ensuite. Nous saurons bientôt si Mgr Duchesne écoutera la voix de son âme mystique et étrangère aux attitudes héroïques mais provocatrices ou s'il revendiquera, haut et ferme, son droit de savant et celui de la vérité.

Le décret actuel de l'Index condamne aussi les deux ouvrages de notre correspondant américain et, dont on nous permettra pour le moment, de taire le nom, ouvrages non moins remarquables par le fond que par la forme. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Remarquons en passant et pour donner une idée de l'anarchie qui règne au Vatican, que les lettres de notre confrère américain n'ont rien à faire avec « les lettres d'un prêtre moderniste », dues à un prêtre romain, dont le nom se trouve dans toutes les bouches et qui, tout en étant beaucoup plus radicales et subversives, n'ont pas été mises à l'Index.

Nous avons rendu compte dans le courant de l'année dernière de l'ouvrage de l'abbé Dolonne contre le célibat. Son sort ne pouvait être douteux. Le cas de ce catholique espagnol qui écrit contre la réforme protestante un livre que l'on condamne parce que l'auteur semble entiché de... protestantisme, est encore bien plus curieux. Les ouvrages anonymes : *Adveniat regnum tuum* et le Manuel de prières et d'interprétations des symboles chrétiens, d'après la conception évangélique et les résultats de l'exégèse contemporaine, sont dus à la plume de Mlle Antonietta Giacomelli, nièce du célèbre philosophe Antonio Rosmini. Le Manuel avait été

édité, il y a quelques années, par la Société de Saint-Jérôme pour la diffusion des Evangiles, dissoute depuis par le Vatican.

Le comte Gallarati-Scotti, le dernier de ces condamnés, était, naguère, le *leader* du mouvement moderniste dans l'Italie du Nord, au moment où il dirigeait à Milan, avec MM. Casati et Ajace Alfieri, le *Rinnovamento*. Cependant, Pie X, ayant excommunié, par l'intermédiaire du cardinal Ferrari, les directeurs de ce périodique, M. Gallarati-Scotti en abandonna la direction pour se soustraire à la censure. Il continua à travailler avec M. Murri sur le terrain de la démocratie chrétienne, mais finit aussi par s'en séparer, n'approuvant point l'attitude de ce dernier vis-à-vis du Vatican. Il fut le disciple d'Antonio Fogazzaro et l'unique héritier, peut-être, de plusieurs de ses idées en matière religieuse. Dans l'ouvrage qui vient d'être condamné, il s'applique à interpréter artistiquement et avec la plus grande liberté, quelques légendes religieuses. Ce livre qui avait été dénoncé comme hétérodoxe par les journaux papaux de Florence et de Breganze, reçut, par contre, l'approbation de la *Scuola Cattolica,* organe de la Faculté théologique de Milan. Inutile d'ajouter que le Vatican n'est aujourd'hui que le porte-voix des folliculaires intransigeants, et que les attaques de ces derniers ne sont que le prélude de la condamnation pontificale. Tels sont les derniers exploits de la Sainte Inquisition Romaine; la séance continue.

Un « Barbier » qui a fini de raser. — L'abbé Barbier, dit « le Raseur », ancien jésuite et directeur de la *Critique du Libéralisme,* était, en France, le chien de garde le plus enragé de l'orthodoxie qui fut jamais, grand chasseur d'hérésies devant l'Eternel et, partant, le plus féroce adversaire de la *Revue Moderniste*. Le voilà terrassé, hélas ! Mgr Chapon, évêque de Nice, vient de l'exécuter publiquement et solennellement dans une lettre magistrale à son clergé, en le convainquant de diffamation et de mauvaise foi et en interdisant la lecture de son périodique antimoderniste. La sentence épiscopale fut déterminée par le flot de calomnies que la *Critique du Libéralisme* avait déversé sur l'Ecole Vienney, du diocèse de Nice, et dont maîtres et élèves s'étaient vus obligés, sur la sommation du pouvoir civil, de se chercher ailleurs un asile au moment même où le prêtre Barbier les accusait « d'avoir pactisé, au détriment de leur dignité et de nos prin-

cipes ». Cette expulsion — remarque Mgr Chapon — coïncide douloureusement avec les attaques venant « d'un catholique et d'un prêtre, en sorte que ces pauvres enfants expulsés ont pu, en se rendant au refuge que leur avait préparé la charité, rencontrer sur leur chemin les émissaires de ce prêtre allant porter, de maison en maison, la revue diffamatoire où ils sont accusés d'hérésie, de révolte envers le Saint-Siège et, pour tout dire en un mot, de *modernisme* ». « Oui, — continue l'évêque de Nice, — l'école où des enfants et des adolescents reçoivent un enseignement élémentaire et sont initiés à la piété et aux vertus sacerdotales, serait une *agence de modernisme !* »

A travers l'école, c'est l'évêque lui-même que « le Raseur » voulait atteindre, aussi Mgr Chapon proteste-t-il hautement de son orthodoxie doctrinale, en rappelant ce qu'il fit ou inspira contre l'hérésie moderniste, notamment sa réfutation de l'abbé Loisy, les articles publiés dans la *Semaine religieuse* de Nice par le professeur de dogme de son grand séminaire, la brochure composée sur ses instances par l'abbé Frémont, enfin l'article qu'il écrivit personnellement contre le Modernisme et qu'inséra le *Correspondant*. Il se plaît à constater que, grâce à ses efforts, l'influence de ladite hérésie fut presque nulle sur son clergé. « Si l'on a pu nous accuser de modernisme — conclut-il, — c'est qu'il y a, outre le libéralisme et le modernisme, définis et condamnés par le Saint-Siège, et que nous réprouvons et condamnons avec lui et comme lui, un pseudo-modernisme et un pseudo-libéralisme, imaginés par une certaine coterie à l'usage de ses idées personnelles et parfois de ses rancunes, assez large pour y englober tous ses contradicteurs, les catholiques et les évêques les plus orthodoxes et, à l'occasion, le Pape lui-même. C'est de ce pseudo-libéralisme et de ce pseudo-modernisme que nous sommes accusés dans l'article en question. » Mgr Chapon ne se borne pas à se défendre, il attaque à son tour et met en lumière les désastreux états de service de son vilain accusateur. « L'abbé Barbier, — dit-il, — assez récemment sorti de la Compagnie de Jésus, fut plus récemment encore mis à l'index — *medice, cura teipsum* — avec un de ses livres où il osait accuser Léon XIII d'avoir, au cours de son glorieux pontificat, favorisé le progrès et le triomphe de l'hérésie libérale » ; et il cite un passage du « Raseur » qui peint, d'une façon typique, la mentalité de ces Malthussis et de ces Scoltons de l'Eglise et qui vaut la peine d'être reproduit.

« Comme personne privée et comme homme politique, — avait écrit l'abbé Barbier, — le souverain pontife Léon XIII s'est trompé dans des questions de la plus haute importance, et ses erreurs ont eu des conséquences désastreuses. Il a servi inconsciemment, mais très efficacement et constamment, d'appui aux ennemis de l'Eglise, et son gouvernement, tant exalté par les libéraux, a singulièrement favorisé leur progrès. Les concessions, les défaillances, le soumissionnisme sous toutes les formes et dans toutes les circonstances, découlent inévitablement de cette politique pontificale... Si ce livre prouve quelque chose, c'est l'influence néfaste de la politique de Léon XIII sur le progrès du libéralisme. »

Telle est la thèse soutenue par l'abbé Barbier dans ses deux volumes : *Les progrès du catholicisme libéral sous le pape Léon XIII*, condamnés par la Congrégation de l'Index, sur la demande d'un grand nombre d'évêques français concordataires et que Mgr Chapon accuse vertement d'« audacieux travestissements » et de falsification la plus effrontée de l'histoire ».

Les informateurs de l'abbé Barbier ont été dignes du *falsificateur de l'histoire*. « Ils sont trois — dit l'évêque de Nice, — tous trois élèves de l'Ecole Vienney, où ils avaient été accueillis et nourris gratuitement, et qu'ils s'efforcent de diffamer en trois lettres anonymes recueillies et publiées par M. l'abbé Barbier. A les lire, l'on pourrait croire qu'ils l'ont quittée par scrupule d'orthodoxie ou qu'ils en ont été éconduits pour leurs idées purement politiques. Or, tous les trois en ont été renvoyés pour des raisons graves. »

Les procédés de l'ex-jésuite indignent Mgr Chapon, qui, s'adressant à ses curés, ajoute : « Notre situation, déjà si laborieuse et si difficile, ne deviendrait-elle pas tout à fait intolérable s'il était permis au premier venu, prêtre, simple laïque ou ex-religieux (et M. l'abbé Barbier est bien plus audacieux que le premier venu) de sortir de leurs rangs et, acceptant de toutes mains les témoignages et les documents les plus douteux, de les jeter en pâture à l'opinion publique, à nos fidèles, à nos ennemis, au risque de ruiner, en les discréditant, avec l'évêque qui les patronne, ces œuvres que nous avons fondées si laborieusement, que nous faisons vivre si péniblement, et qu'il nous faut chaque jour défendre contre une administration souvent tyrannique, toujours ombrageuse ! Est-ce tolérable ? » Aussi l'évêque de Nice n'hésite-t-il pas à frapper son

calomniateur. Si ce dernier avait appartenu à son diocèse, il l'aurait immédiatement cité à comparaître devant l'officialité. Mais — ajoute-t-il, je n'en dois pas moins défendre, contre ses dénonciations diffamatoires, l'honneur de mes prêtres, le mien, si gravement engagé dans cette affaire, la bonne renommée et le crédit d'une maison dont les destinées, à une heure si critique, sont liées à l'avenir du sacerdoce et de son recrutement dans toute la région. » Et voici la sentence de condamnation par laquelle l'évêque de Nice frappe l'abbé Barbier et son œuvre :

« Nous défendrons à nos prêtres et à nos fidèles de recevoir la revue où M. l'abbé Barbier a publié les calomnies dont il s'est fait l'organe et dont il se sert pour les répandre : la *Critique du Libéralisme*. Nous leur défendons, sans notre autorisation expresse, de s'y abonner, de la lire, de la prêter, de la répandre, de correspondre avec son directeur et ses rédacteurs en cette qualité. Quant au coupable lui-même, M. l'abbé Barbier, au cas où il serait dans ses intentions, comme j'ai des raisons de le croire, de venir à Nice pour stimuler ses agents, je lui interdis de remplir aucune fonction ecclésiastique et même d'y célébrer la sainte messe. Ces défenses et interdictions seront maintenues jusqu'au jour où M. l'abbé Barbier aura réparé sa faute par une rétractation publique dont nous nous réservons de contrôler et d'accepter les termes. »

Certes voilà un beau geste, et nous en félicitons d'autant plus l'auteur que, depuis longtemps, l'épiscopat français nous avait déshabitués de le considérer sous cette face de fierté et de vaillance. La portée de cette attitude dépasse, en effet, le simple cas particulier, et Mgr Chapon ne pouvait l'ignorer. Car, à travers l'abbé Barbier, c'est tout le système d'espionnage, de délation et de calomnie qu'il vise et, disons-le d'emblée, à travers ce système c'est Pie X lui-même qu'il atteint. Ce système, en effet, conséquence inévitable de l'esprit et de la lettre de l'encyclique *Pascendi* contre le modernisme, est ouvertement patronné par le Vatican. C'est celui-là même qu'adoptèrent les sires Scotton, de Breganze, contre le cardinal Ferrari de Milan, en dénonçant son séminaire et son diocèse comme « une pépinière d'hérésie », et c'est une campagne analogue qu'entreprit l'*Unità cattolica* de Florence contre Mgr Duchesne. Et quoique les victimes eussent réclamé et imploré la justice du Vatican, ce dernier n'en continua pas moins à encourager et à récompenser ouvertement ces délateurs professionnels et leurs organes de diffamation.

L'évêque de Nice n'ira guère jusqu'à recommander à ses prêtres la lecture de nos périodiques, mais ni lui, ni aucun de ses confrères, ne pourra dénier aux modernistes et à leurs organes, d'avoir su garder, envers et contre tout, leur dignité, de n'avoir jamais consenti pour défendre et répandre leurs aspirations religieuses, fait appel à des procédés de basse calomnie et de mensonge éhonté. Par contre, tous ou presque tous ces antimodernistes, tapageurs et animés d'un zèle fanatique appartiennent à l'école des Barbiers et des Scottons. Et c'est uniquement pour leurs organes que Pie X réserve ses bénédictions solennelles, ses encouragements et ses brefs. Ainsi il est fort probable que le geste courageux de Mgr Chapon soit un coup d'épée dans l'eau et que l'ex-jésuite Barbier continue à bénéficier de la sympathie du Saint-Siège ; il est vrai que désormais l'opinion publique saura à quoi s'en tenir.

Le très catholique *Bulletin de la semaine* de Paris s'exprimait ainsi à ce sujet : « Le prélat fait plus que se défendre, plus que défendre ses diocésains contre des imputations systématiquement calomniatrices ; il se fait, contre les démoniaux de la diffamation, contre des naufrageurs de nouveau genre, l'écho de l'indignation impatiemment contenue des victimes, et dénonce à la conscience publique une tactique généralisée d'imposture dont on fait métier de le rendre dupe. Il fallait que cette protestation eût lieu, avec cette solennité, avec cette autorité ; que ce réquisitoire fût prononcé, que cette exécution fût faite par évêque. C'est un soulagement véritable, et c'est une libération ».

La presse cléricale et « papale », celle qui étale et énumère les brefs de Pie X et qui, comme l'*Unità Cattolica*, se pâmait naguère devant la personnalité de l'ex-jésuite, reste muette. Mais que les Barbiers de l'Eglise continuent et ils verront bientôt la révolte qui couve dans le fond de la conscience catholique anéantir la dernière Bastille de la tyrannie et du mensonge.

Un « Barbier » italien exalté par le Pape. — Le jésuite Mattiussi est le digne confrère de l'ex-jésuite Barbier. Il appartient, lui aussi, à la bande des chiens policiers de l'orthodoxie officielle, à la glorieuse cohorte des mouchards professionnels qui, au lieu d'être ignominieusement pourchassés comme il siérait sous un pontificat désireux de respect, gouvernent, au contraire, sous son écran, la sainte Eglise. Ces zélotes, loin de se

borner à signaler les modernistes avérés qui, d'ailleurs se dénoncent d'eux-mêmes, ont reçu pour mission de dépister les manifestations les plus anodines de l'hérésie, de dévoiler les intentions douteuses de gens qui paraissent sincèrement catholiques, de leur prêter en l'occurence et sur les plus vagues indices, des tendances dangereuses et compromettantes. Et leurs griffes s'exercent non seulement sur les laïques ou les simples prêtres, mais s'acharnent, avec une volupté sadique, sur les personnalités les plus éminentes, voire même sur les dignitaires de l'Eglise, évêques ou cardinaux. Digne retour des choses ici-bas, le Pape lui-même n'est pas à l'abri de leur bave! Sans attendre sa mort, ils s'acharnent déjà sur le malheureux, car ces molosses de l'orthodoxie sont, pour la plupart du temps, des courtisans auliques qui, selon le vent qui souffle au Vatican, y tournent leur museau.

En ce moment, les Barbiers de France et d'Italie, insultent à la mémoire de ce Léon XIII qui nous avait fait aimer une Eglise — impossible hélas à reconnaître aujourd'hui — et qui n'avait su être ni assez sot, ni assez hypocrite pour anathématiser les aspirations de l'esprit moderne.

Au mois de septembre dernier, on célébrait, à Bergame, et grâce à l'initiative du comte Medolago Albani, une semaine sociale catholique pour laquelle on avait demandé au père Mattiussi une conférence apologétique. Dans ce discours, le jésuite dénonça violemment l'« Histoire ancienne de l'Eglise » de Mgr Duschesne, qui portait, cependant, l'approbation du Maître des SS. Palais. Il attaqua, en outre, la presse catholique, affirmant que dans toute la Lombardie, il n'existait pas un seul journal vraiment catholique, aucun d'eux n'osant prendre une attitude décidée contre l'Etat italien, usurpateur des droits du Pape, roi de Rome. Enfin, il dénigra la mémoire de Léon XIII, déclarant que ce Pape avait été « un astre néfaste au firmament de l'Eglise », que ses encycliques étaient absolument dépourvues de valeur et lui avaient même été extorquées.

Les catholiques et le clergé de Bergame, ainsi que leurs organes, protestèrent avec véhémence contre de telles infamies, mais le digne jésuite se sentait trop bien protégé pour s'en émouvoir.

A Milan, sa résidence habituelle, il ne se gênait d'ailleurs nullement, soutenu par les frères Scotton de la « Riscossa », d'accuser le diocèse et le séminaire d'être une pépinière de modernistes.

Le cardinal Ferrari, lui-même, eut bientôt de si bonnes raisons de se croire victime d'une dénonciation au Pape de la part du père Mattiussi, qu'il n'hésita point à le destituer de sa place de conférencier de l'œuvre aristocratique, dite de Saint Stanislas. L'évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, intime de Pie X, se rendit, lui aussi, à Rome pour exposer personnellement les griefs de son clergé à l'égard du père Mattiussi. Mais Pie X, loin de donner la moindre satisfaction à son cardinal, victime d'une machination aussi notoire et diabolique, loin de prendre en considération les représentations de l'évêque de Bergame, vient au contraire de glorifier le misérable calomniateur, en le nommant professeur de théologie dogmatique à l'Université Grégorienne de Rome, à la place du néo-cardinal Billot. Il fut même question, un instant, de le nommer évêque d'un diocèse important de la Haute-Italie, ainsi que Pie X l'avait fait dernièrement pour Mgr Gamberoni qui, adversaire acharné du cardinal Ferrari, lequel l'avait éloigné du séminaire où il était directeur spirituel, venait cependant d'être promu évêque de Chiavari. Pourtant cette élévation exagérée aurait paru si inconvenante que les jésuites eux-mêmes, craignant de déchaîner une violente réaction dans le clergé italien, conseillèrent au Pape de retarder cette nomination épiscopale. Ce qui est renvoyé n'est pas perdu et Pie X a trop d'intérêt à ménager le bonhomme pour le faire attendre sous l'orme : nous verrons Mattiussi cardinal ! En attendant, qu'il prenne courage et « continue », comme le nègre de Mac-Mahon ! Et nous ne nous en plaindrons point ! Que les Mattiussis, les Scottons, les Cavallantis, les Barbiers, les Fontaines, les Besses, les Delassus, les Weiss croissent, fleurissent et multiplient : ils sont nos meilleurs alliés !

Modernisme et Protestantisme. — M. Lobstein, professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, vient de publier, dans la *Revue de théologie et de philosophie,* une étude sur « Quelques enseignements du Modernisme » et qui est pour nous du plus haut intérêt [1]. L'auteur, dans un esprit de sympathie profonde et compréhensive, signale les enseignements principaux que le protestantisme pourrait tirer du modernisme. « Il est difficile — dit-il — de prédire les destinées réservées au

[1] Cette étude vient de paraître en tirage à part, chez l'éditeur E. Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris, au prix de 0,80.

modernisme et de définir le rôle qu'il est appelé à jouer dans le catholicisme de demain. Mais on peut dès aujourd'hui marquer les principaux traits qui le caractérisent, et apprécier la valeur de quelques-unes de ses affirmations religieuses. On peut surtout dégager et formuler les enseignements qu'il est en mesure de nous donner, et les leçons que le protestantisme actuel peut recueillir de la grande et courageuse expérience tentée par les chefs et les représentants de ce mouvement.

« Par l'énergie avec laquelle il insiste sur les devoirs et les privilèges de la solidarité spirituelle, par son ardeur à exalter et à pratiquer la fraternité religieuse, par l'éloquence qu'il apporte à développer la notion de la catholicité vivante et intérieure, par la force qu'il puise dans cet attachement à l'âme collective, le modernisme est capable et digne de donner aux protestants de sérieuses et précieuses leçons. A l'école de Tyrrell nous trouverons les meilleurs correctifs et les plus salutaires contrepoids au penchant funeste qui nous porte à nous cantonner dans notre moi et à méconnaître la loi sacrée qui préside à l'association humaine. »

Comme on voit, l'auteur s'inspire particulièrement de l'homme qui, chevalier sans peur et sans reproche, mourut sur la brèche dans un rayonnement de gloire qui ne cessera de grandir, de ce Père Tyrrell, « interprète le plus profond qui soit, et le plus pénétrant du modernisme religieux. »

Voici les principales leçons que l'auteur, selon ses propres paroles, croit pouvoir tirer du modernisme :

« *Il nous met en garde contre les écarts et les outrances d'un individualisme sans frein,* il nous rappelle la dépendance étroite dans laquelle nous nous trouvons l'un vis-à-vis de l'autre, il ravive en nous la conscience de la bénédiction et des privilèges de la solidarité chrétienne.

A cette leçon vient s'ajouter immédiatement une deuxième, qui découle de la première et qui la confirme en la complétant.

S'il est vrai que la vie collective enveloppe et enrichit la vie individuelle, si le sujet ne peut grandir et se fortifier qu'au sein de l'association spirituelle à laquelle il appartient, si une forte et étroite solidarité embrasse la série des générations qui se succèdent sur la scène de l'histoire, s'il se fonde ainsi une tradition vivante et présente, incessamment actuelle, infatigablement féconde, *il faut appliquer aussi cette explication évolutionniste à la*

révélation évangélique saisie dès son origine et suivie dans tout son développement. »

Après avoir cité plusieurs passages de Tyrrell, l'auteur continue en ces termes :

« L'idée qui domine et inspire tous les développements qu'on vient de lire est celle d'*une tradition de vie spirituelle,* qui, non seulement se transmet de Jésus à ses disciples de tous les temps, mais qui se recrée dans les âmes en propageant à travers les siècles la conscience de Jésus incessamment assimilable et assimilée par nos consciences, les animant comme un principe de vie, les pénétrant d'une force toujours nouvelle, allumant partout des foyers de lumière et de chaleur. Cette vérité constitue, d'après Tyrrell, le fond intime et inaliénable de la notion catholique de la tradition. Seulement le modernisme s'applique à éliminer de la conception romaine l'élément magique et superstitieux : il s'agit d'une tradition essentiellement spirituelle, qui se développe suivant les lois de la psychologie et de l'histoire. »

Le distingué professeur de Strasbourg examine encore une double leçon que la théologie protestante peut puiser dans les ouvrages de Tyrrell ; la première : *la notion de l'autorité religieuse,* l'autre : *la relation qui existe entre la révélation et la théologie ou entre la foi et le dogme.* Il est vrai comme il le remarque fort bien, « sur l'un et l'autre point le docteur catholique ne nous apprend rien d'absolument nouveau, mais sa parole pénétrante et profonde apportera à des expériences déjà faites, à des essais imparfaitement tentés, à des vérités souvent entrevues mais non encore conquises ou réalisées, le témoignage de son autorité, de ses lumières et de sa vie religieuse. »

Cet hommage, rendu par un théologien protestant au modernisme et à son grand pionnier, nous remplit d'une légitime fierté, et nous fait espérer, grâce à une compréhension réciproque toujours plus intime et à un effort de communion spirituelle, voir tomber les barrières confessionnelles qui séparent encore aujourd'hui les membres d'une même famille.

POIGNÉE DE NOUVELLES

— Le Pape vient, encore une fois, d'ordonner une enquête sévère parmi les religieux de l'Italie et de la Suisse italienne. Il pa-

rait que les théories modernistes, qu'on croyait mortes et ensevelies, après le *Pascendi* et le Serment, réveillées simplement de léthargie, ont recommencé à circuler dans les couvents. Les Franciscains seraient les plus suspectés.

— Notre collaborateur et confrère M. Murri, député au Parlement italien, vient de se fiancer avec Mlle Raghnilde Lund, fille de l'ex-président du Sénat norvégien et fervente propagandiste du modernisme en Italie. Nos souhaits les plus chaleureux au nouveau couple. Nos lecteurs n'auront pas oublié que c'est justement à Mlle Lund qu'à l'occasion du Congrès de la Paix, à Milan, Pie X avait envoyé son télégramme d'adhésion. Aujourd'hui, comme cadeau de noces, il lui envoie son excommunication !

— Nouvelle méthode de frapper l'impôt dit du « denier de St-Pierre » :

Une feuille *papale* de Turin, l'*Italia Reale* (15 janvier) vient, à propos du centenaire constantinien, de découvrir une méthode inédite d'alléger les poches des pieuses dupes. Il s'agit d'un « Hommage des Diocèses au Saint-Siège ». Cet acte de vénération, inauguré par l'Italie, ne manquera pas de s'étendre au monde entier, et sera de trois sortes :

« 1° Hommage de piété, au moyen de fonctions religieuses, pèlerinages, prières privées et publiques à l'intention du Pape.

« 2° Hommage d'étude, afin de divulguer, par des articles de journaux, des monographies spéciales, les annales les plus glorieuses de chaque diocèse et leur rapport avec le Pontificat romain.

« 3° Hommage d'offrandes, venant en aide, au moyen du Denier de St-Pierre, à l'auguste pauvreté du Vicaire de Jésus-Christ.

« A cette fin, nous avons confiance qu'on accueillera et mettra en œuvre la pratique pieuse du *centime du pape*. Il s'agirait de prélever — pour être envoyée à celui-ci — la *centième* partie des frais que coûteront les fêtes du *Centenaire*, qui sera célébré durant l'année 1912 dans toutes les églises du monde.

« Combien il sera beau de voir le peuple se familiariser et s'attacher à cette pieuse pratique du *Centime du Pape*, hommage *populaire* en mémoire de l'hommage *impérial* des donations constantiniennes !

« Si jamais une telle pratique pouvait être mise en usage dans toutes les familles à l'occasion des noces, baptême et autres fêtes ou anniversaires, le Denier de St-Pierre en serait puissamment avantagé, quiconque dépense 100 francs pour une fête, peut bien aisément en mettre un de côté, faisant ainsi participer à la dite fête le Père de toutes les familles catholiques. »

Hé mon Dieu, si l'on songe qu'au moyen âge la dîme perçue par les percepteurs du Pape atteignait le 10 % et même davantage, il serait vraiment cruel de notre part de refuser aujourd'hui au Pape le 1 % de nos dépenses !

— En Italie, la campagne soutenue par les journaux *papaux*

et par Pie X lui-même, contre les journaux catholiques libéraux ou modernisants, continue de plus belle. Le *Corriere d'Italia* de Rome, contre lequel les sanctions les plus sévères avaient été décidées, ne fut sauvé que grâce à l'intervention du cardinal Merry del Val, effrayé de la disparition des feuilles clérico-constitutionnelles. Cependant le Pape vient d'adresser à un évêque lombard une lettre privée, où il énumère tous les journaux modernistes qui lui déplaisent. Il lui ordonne, en outre, d'imposer à son clergé, réuni pour la circonstance en son palais épiscopal, durant la seconde moitié de janvier, d'abandonner la lecture et la diffusion des journaux modernisants, sous peine de suspense *à divinis*. Si la mesure se généralise, elle sera fatale à plusieurs grands journaux catholiques d'Italie. Les évêques se hâtent, pour la plupart, à témoigner de leur orthodoxie en donnant leur adhésion aux journaux les plus ouvertement papaux et en proscrivant les autres. Ainsi la lecture du *Momento* de Turin a été interdite, dans quelques diocèses, par le provincial des Jésuites du Piémont. L'évêque de Squillare écrit à l'*Unità Cattotica* que « ce journal et la *Sentinella antimodernista* sont trop nécessaires pour pouvoir s'orienter au milieu de ce bouleversement produit par un journalisme qui, quoique se déclarant catholique, a trahi sa mission ». Voici un évêque qui ne réussit pas à s'orienter sans la feuille mormone de Florence.

Tous nos compliments, Monseigneur !

— Un Modernisme nouveau genre :

Nous apprenons, de notre source particulière d'information, qu'on vient de nommer une demoiselle comme maîtresse de classe des petits séminaristes de Nocera Umbra (Italie). N'est-ce point coquet, et ne croirait-on pas qu'il s'agit là d'un bon tour de ces « fils insoumis de l'Eglise », des Modernistes ? Eh bien, pas du tout ! Cet acte subversif, révolutionnaire et... moderniste est dû, au contraire, à quelques prêtres, féroces ennemis de l'hérésie ! Que voilà bien les malices du diable ! Sans qu'on ait le temps de crier gare, on se trouve un beau matin avoir enjambé la balustrade et on se réveille tout ébaubi dans le camp ennemi ! C'est le cas de s'écrier « qu'il ne faut jamais dire : Fontaine !... »

Mais c'est égal, voilà pourtant ce dont les plus entêtés féministes ne se seraient jamais avisés : Introduire un jupon parmi les soutanes !... *o ! shocking !*

— D'après la *Kölnische Volkszeitung*, le Prince Max de Saxe, dont nos lecteurs n'ont pas oublié l'article retentissant sur la Question des Eglises orientales, paru intégralement dans notre Revue, va quitter, à partir du semestre d'été prochain, l'Université de Fribourg pour enseigner la liturgie au Séminaire archi-épiscopal de Cologne. L'épuration de l'Université catholique suisse commence.

— Il va paraître, à Rome, une étude détaillée sur « l'Administration du Saint-Siège et les habitudes de la Cour Pontificale »,

due à la plume du prof. Pio Molajoni, bien connu par d'autres travaux et compétent en la matière. Cet ouvrage s'intitulera : « Pagine Romane ».

— L'abbé Fontaine, dans son *Modernisme social,* avait dénoncé comme moderniste le marquis de la Tour du Pin. Celui-ci déclare avoir été injurié. L'abbé Fontaine, dans une lettre publiée par l'*Action française*, abrite sa profession de mouchard sous l'autorité de l'évêque de Liège, Mgr Rutten, qui lui avait écrit : « J'ai lu votre *Modernisme social ;* il est de tout point excellent; pas une de vos thèses à laquelle je ne serais heureux de souscrire... » Le marquis est très embarrassé : *to be or not to be... modernist !*

REFERENDUM
POUR UN PROGRAMME D'ACTION

(Conclusion).

En dehors des réponses publiées dans les numéros précédents de cette Revue, nous en avons reçu quantité d'autres, répétant en substance les choses dites. Le moment nous paraît donc venu de clore ce référendum et d'en dégager les leçons qu'il comporte.

Tous ceux qui se sont placés à un point de vue nettement moderniste ont, avec raison, fait appel à un programme maximum. Notre mouvement, en effet, attitude plutôt que système, esprit nouveau de la vieille âme catholique, ne peut s'épuiser en quelques formules préconçues ou se borner à quelques réformes plus ou moins essentielles. Par contre, ceux qui songèrent à une entente effective à établir entre les membres du clergé afin d'éliminer les insupportables abus qui étouffent la vie spirituelle de l'Eglise, énumérèrent une liste, plus ou moins complète, de réformes pratiques à effectuer. Quelqu'un suggéra de prendre comme base d'une action collective la question du célibat obligatoire des prêtres. Parmi toutes les propositions énoncées, c'est celle qui nous semble la plus opportune.

La campagne anticélibataire, en effet, étant du ressort de la discipline ecclésiastique, est susceptible de forcer l'assentiment de tous les prêtres qui n'ont pas encore subi l'évolution moderniste, et le combat sur ce terrain, s'il peut fournir prétexte aux représailles de l'autorité, n'autorise point cependant cette dernière à excommunier et à expulser du sein de l'Eglise le prêtre anticélibataire. En outre, la tradition ecclésiastique, la littérature patriotique et l'histoire des mœurs fournissent des armes victorieuses aux partisans de la réforme. Cette réforme, d'ailleurs, qui peut paraître de moindre importance, bien que dictée par un vif et sincère souci de moralité individuelle et sociale, est, au point de vue pratique, d'une

portée incalculable. Le peuple catholique trahit à cet égard une mentalité étrange. Autant il est complaisant et indulgent aux vices du clergé, autant il se montre gardien farouche de la trahison et de l'apparence célibataire. Le jour où les prêtres auront forcé l'Eglise à faire droit à leur réclamation, ce peuple, qui assistera au mariage légitime des prêtres, se révèlera soudainement mûr pour admettre n'importe quelle autre réforme pratique et quel nouvel enseignement doctrinal. Et Rome s'en doute bien. Voilà pourquoi elle tient mordicus au célibat des prêtres, plus encore qu'à tout autre point de la discipline, qu'elle excommunie ceux qui se marient par la censure *latæ sententiæ,* et qu'elle se montre bien plus disposée à fermer les deux yeux, et les clore des poings, sur les faiblesses de ses représentants qu'à les voir se mettre en règle avec leur conscience.

Quant aux moyens pratiques de réaliser l'entente collective du clergé, plusieurs de nos correspondants nous ont exposé le projet d'une association secrète. L'idée nous paraît excellente et, malgré ses difficultés, plus ou moins réelles, susceptible d'un résultat effectif. Il y aurait certaines précautions à prendre mais elles sont, somme toute, assez aisées. Le clergé nouveau est forcé de revivre la vie des catacombes avant de pouvoir déployer sous le ciel libre le drapeau de son émancipation. L'entente secrète porterait donc sur la question du célibat, et nous pouvons ajouter qu'un groupe de nos amis étudient déjà les moyens les plus rapides de la réaliser. La presse fera le reste. Nous pouvons constater que la question de célibat a suggéré au clergé la compilation de nombreux volumes et il existe déjà, notamment à Naples, à Munich et à Paris, des centres d'agitation qui font une propagande intense et féconde. Ne commettons point la faute de nous éterniser sur des discussions théoriques, allons de l'avant, agissons et réalisons !

S'il le faut, nous transporterons dans l'Eglise les méthodes de *real Politik* qui sont chères à l'Allemagne. Nous sommes en état de guerre, luttons de toutes nos forces ; Dieu est avec nous.

La Rédaction.

BIBLIOGRAPHIE

Ed. Thiaudière, **L'Ecole du Bonisme.** Notes d'un Pessimiste ; Paris, Fischbacher, 33, rue de Seine, 1912. 1 vol. in-32, de XXII-324 pages. Prix : 2 fr. 50.

La Bonté, qui constitue la base de toutes les doctrines religieuses ou philosophiques, est la qualité de l'âme qui lui donne le plus de valeur et aussi le plus de réel bonheur. L'illustre auteur de l'*Obsession du Divin,* applique ses visions de pessimiste à l'édification d'une relgion ou d'une philosophie suprême, en analysant, dans une série de sentences le plus souvent fines et pénétrantes, les conditions,

les difficultés, les appels de la Bonté. Il veut amener la société, composée en majeure partie, et par marque de clairvoyance, de méchants et de rebelles, à reconnaître le règne de la bonté dominatrice, tant subjective qu'objective. Les âmes éprises de la volupté du dévouement trouveront dans ce bréviaire, un aliment exquis à leurs besoins moraux et intellectuels. Nous y avons trouvé, à la page 256, une sentence que nous aimerions nous approprier : « Il n'y a rien à souhaiter autant qu'une évolution du christianisme par une révolution dans le catholicisme ».

Zur Auseinandersetzung mit Jatho. Frankfurt a. M., Verlag von Moritz Diesterweg, 1912. 1 vol. in-8° de 70 pages. Prix : 1 M. 20.

Ce volume comprend les conférences de trois pasteurs de Francfort. La première s'intitule « L'essentiel du Christianisme », par le pasteur Erich Foerster ; la deuxième : « Avons-nous besoin de dogmes ? », par le pasteur Jean Kübel ; et la troisième : « Devons-nous rester dans l'Eglise ? », par le pasteur Otto Zurhellen. Comme les précédentes, ces trois conférences, tenues à l'occasion du célèbre cas Jatho, et traitant le sujet « au point de vue de la théologie moderne », témoignent d'une remarquable largeur d'idées, d'une préoccupation sincère de respecter les exigences de l'esprit moderne et d'un souci particulier de faire des croyances et de l'Eglise un instrument transitoire sans doute, mais fécond, de progrès spirituel.

SOUSCRIPTION

en faveur du mouvement moderniste et de la « Revue ».

Somme précédente	Fr.	550.—
Mme Z. (Genève)	»	10.—
M. Prisinzano (Intra).	»	5.—
Total	Fr.	565.—

Prière d'envoyer les souscriptions à l'adresse suivante :

M. Henry BOVEYRON, banquier, 5, Bd du Théâtre, **GENÈVE** (Suisse).